

FEUILLETON DU "SAMEDI", 5 JANVIER 1901 (1)

Marie - Jeanne

OU LA FEMME DU PEUPLE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE V. — LE RENDEZ-VOUS

(Suite)

Ces mots tombés lentement des lèvres de la comtesse allèrent résonner profondément dans le cœur des deux assistants.

— Ah ! je m'en doutais ! exclama Marie-Jeanne répondant à une pensée qui lui traversait l'esprit.

Robert Maurel avait incliné le front comme s'il eût, dès ce moment, deviné la cause de son malheur.

Mme de Bussières combattait visiblement, avec une rare énergie, la défaillance qu'elle redoutait.

Elle continua d'une voix calme, comme autrefois les martyrs proclamant leur innocence à la face du ciel

— Il s'agissait pour moi de sauver mon père ! dit-elle.

— Votre père ! et exclamèrent d'une même voix Marie-Jeanne et Robert.

— Oui ! M. d'Anglemont était ruiné.

— Mon père n'eût pas résisté à l'écroulement de sa fortune.

— Je le savais !

La comtesse avait prononcé ces derniers mots d'un ton ferme qui impressionna Marie-Jeanne.

Robert, de son côté, remué profondément, éprouvait un sentiment mélangé de compassion et de respect dont l'expression se peignit sur son visage.

Mme de Bussières le remarqua et ce fut pour son âme angoissée un soulagement inespéré.

Elle aurait désormais la force de poursuivre le douloureux récit dont chaque mot devait rouvrir une blessure de son cœur.

— Mon père, dit-elle, avait compromis une partie de sa fortune dans des entreprises qui n'eurent pas le succès qu'il en espérait. Déjà engagé pour de fortes sommes, il voulut, en soutenant ces entreprises de son propre argent et de sommes confiées par des amis, essayer de reconquérir le capital perdu. Pour tenter de sauver la moitié de sa fortune, il fit s'engloutir l'autre dans un dernier désastre.

— Ce fut une épouvantable fatalité.

— Chaque jour je m'apercevais que mon père était plus inquiet et plus sombre, comme s'il vu s'approcher quelque redoutable échéance !

— Je pouvais suivre sur son visage qui s'altérait visiblement, la trace de longues et cruelles insomnies, l'empreinte d'un sourd désespoir.

— J'aurais voulu l'interroger, Je ne l'osai pas !

— J'aurais voulu prodiguer des consolations, mais au moment la voix s'arrêtait dans ma gorge, les paroles expiraient sur mes lèvres !

— Mon père, de son côté, semblait être, souvent, sur le point de me confier le motif de ses tourments secrets, mais il subissait, chaque fois, une indécision nouvelle.

— A la fin cette hésitation, qu'instinctivement, je ne cherchais plus à combattre, cessa tout à coup.

— Mon enfant, me dit un jour M. d'Anglemont, j'ai décidé de ne plus résider dans ma propriété des Prés-Saint-Gervais. Nous habiterons l'hôtel que je possède encore à Paris.

— Les mots que je possède encore retentirent en moi comme la confirmation évidente de ce que j'avais redouté.

— Oui ! c'était bien la ruine complète, irrémédiable ! Je n'en pouvais douter et je tremblai en pensant, non pas à la misère dont la perspective ne m'effrayait pas pour moi, mais à un dénouement sinistre qui ne tarderait pas à se reproduire.

— Ce n'était, hélas ! que le commencement des épreuves que je devais subir. Après s'être décidé à aborder le sujet dont il voulait m'entretenir, mon père laissa éclater sa douleur !

— Il s'accusait d'avoir eu de graves, d'irréparables torts envers moi, en compromettant non seulement sa fortune personnelle, mais aussi celle qui me revenait du chef de ma mère et qui devait me constituer une dot.

— Votre dot ! qu'importait votre dot ! s'exclama Robert

La comtesse continua en levant les yeux vers le ciel.

— Comment vous dépeindre la scène douloureuse qui suivit ? Com-

ment surtout vous exprimer ce qui se passa en moi quand je vis mon père s'affaisser dans un fauteuil et que je pus juger des effrayants ravages que le désespoir contenu avait imprimé sur son visage ?

— Enfin, s'écria la malheureuse femme dans un mouvement d'irrésistible émotion, je ne veux pas vous dire que j'ai été poussée au sacrifice, que l'on m'a imposé une volonté impitoyable, que je ne me suis laissé trainer à l'hôtel qu'après avoir lutté, protesté, épuisé, toutes les supplications !

— Non ! prononça-t-elle avec fermeté, j'ai agi de mon plein gré, froidement, stoïquement !

— Maintenant, ajouta-t-elle, vous allez écouter ce qu'il me reste à vous apprendre, et vous me jugerez selon votre conscience !

C'était trop demander au malheureux en proie aux plus violentes souffrances de l'âme.

Robert eut un geste de désespoir et un flot de sang lui monta au visage.

Marie-Jeanne lui prit la main qu'elle garda dans la sienne.

— Courage ! lui dit-elle avec une expression de tendresse infinie.

Mme de Bussières ne s'était interrompue qu'un instant. Elle reprit :

— A partir du jour où j'avais reçu la terrible confidence, je me pris instinctivement à surveiller mon père ; j'étais torturée par un horrible pressentiment ! J'avais peur que ne pouvant plus cacher sa ruine, mon père ne s'abandonnât à un acte de désespoir... Je tremblais pour sa vie alors que c'était la mienne qui était menacée d'un de ces coups qui brisent à jamais l'existence !

— Ah ! vous avez certainement deviné, l'un et l'autre, ce qui arriva ; mais ce que vous ne pouvez imaginer, c'est le supplice, c'est l'horrible supplice de se sentir contrainte au parjure et de n'avoir pas le droit de mourir !

— Un jour mon père m'annonça que j'étais recherchée en mariage par le comte de Bussières.

— Je vis un éclair briller dans le regard qu'il appuyait sur mon visage, cherchant à y lire l'impression qu'avait produite cette nouvelle dont il se réjouissait.

— C'est, me dit-il, un mariage inespéré !

— Ce qu'ajouta mon père me fit passer un frisson dans le cœur, un frisson de mort... oui de mort, car... j'allais désormais être morte pour vous, Robert !

— Le comte de Bussières est riche... très riche, me dit-il, et il ajouta : Le comte est au courant de ma douloureuse situation.

— Et comme M. d'Anglemont s'étonnait de me voir accueillir avec une morne froideur cette nouvelle qui, pensait-il, aurait dû me combler de joie :

— Mon père, lui dis-je, nous sommes pauvres, eh bien ! j'accepte cette pauvreté avec résignation, avec courage...

— Je travaillerai, mon père ! Vous avez voulu que j'aie ce que l'on appelle dans le monde des "talents d'agrément" ; ils me deviendront à l'avenir, une précieuse ressource.

— Laissez-moi continuer de vivre auprès de vous ; laissez-moi vous prouver que je sais être forte contre l'adversité, mon courage ne se démentira pas, je passerai s'il le faut les nuits pour gagner notre pain de chaque jour.

— Ah ! c'était bien ! exclama Marie-Jeanne.

Robert, dans un transport de désespoir, s'élevait avec fureur contre la fatalité.

Il prononçait d'une voix sourde :

— Et pendant que la ruine s'abattait sur votre père, pendant que vous aviez la douloureuse perspective de travailler pour vivre, moi je réussissais dans toutes mes entreprises... La fortune me favorisait avec persistance ! J'étais riche enfin, assez riche pour n'avoir plus qu'à retourner auprès de ceux qui m'attendaient ! je l'espérais du moins !

Mme de Bussières, les yeux baissés, avait au front la pâleur d'une morte.

Mais, résignée à tout entendre, elle attendait. Et quand Robert, accablé par les souvenirs, eut cessé de parler, elle lui dit :

— Vous vous plaignez que la fatalité soit venue renverser vos projets, anéantir vos espérances !

— Hélas ! elle devait s'acharner sur moi et me terrasser au moment même où je croyais avoir gagné ma cause, la nôtre... Robert.

— Mon père ne me parlait plus de la démarche de M. le comte de Bussières. Il semblait qu'il eût compris ma volonté de disposer librement de ma main.

— Je ne me trompais pas : M. d'Anglemont se résignait à la misère ! — Pauvre chère enfant, me disait-il pendant les soirées que nous passions ensemble, toujours seuls, pauvre chère enfant, je t'admire !

— Je courrais l'embrasser et, tout en me pressant sur son cœur, il essayait furtivement ses paupières humides.

— C'est au cours d'une de ces soirées, qu'il reçut la visite de son notaire, un ami de longue date.

— Je voulus me retirer : — Reste, ma fille, prononça-t-il vivement. Je désire que tu entendes tout ce qui va se dire ici.

(1) Commencé dans le numéro du 22 décembre 1900.

" Le notaire s'inclina comme pour appuyer la volonté de mon père.

" Le notaire m'observait et il me sembla qu'il me considérait avec une sorte de compassion mêlée de regret.

" Il avait l'air navré. Je vis des larmes dans les yeux de mon père...

" Je m'élançai vers lui, en balbutiant : " Tu pleures ?... ah ! que se passe-t-il donc ? "

" Le notaire avait placé un dossier sur la table.

" —Voici l'acte, dit-il, il n'y a plus qu'à y apposer la signature.

" Mon père avait pris la plume ; il l'approcha d'une main tremblante, du papier qui lui était indiqué.

" —Me pardonneras-tu, mon enfant ce que je vais faire :

" J'eus un irrésistible tremblement. Mon père continua :

" —Ma fortune... celle de ta mère... le présent, l'avenir... tout est perdu ! Cet hôtel que nous habitons, joint à ce que je possède encore aux Prés-Saint-Gervais, pourra suffire à peine à rembourser un homme qui, confiant en mon honneur, m'a prêté une somme considérable qu'il vient réclamer aujourd'hui. En te disant notre ruine, je ne veux pas que tu puisses m'accuser d'avoir follement dissipé un bien que je devais te laisser intact... Je rêvais pour toi une alliance digne de nous et je voulais augmenter ta fortune...

" J'interrompis mon père en l'embrassant.

" Le notaire profita de ce moment pour présenter l'acte, indiquant du doigt l'endroit où il fallait apposer le paraphe.

" Mon père signa.

" Il me semblait qu'après cela le notaire n'avait plus, par discrétion, qu'à se retirer. Cependant il restait ; même il paraissait préoccupé et regardait fréquemment la pendule.

" Tout à coup on sonna et je vis le visage du notaire s'éclaircir quand le domestique annonça le comte de Bussières.

" En entrant le comte et le notaire avaient échangé un signe d'intelligence.

" —Monsieur, commença le comte, parlant avec une visible émotion, j'ai à m'excuser de me présenter ainsi chez vous, sans y avoir été appelé.

" Le notaire l'interrompit.

" —C'est moi, mon cher d'Anglemont, qui ai donné rendez-vous à M. de Bussières, votre nouveau créancier.

" —Que signifie ? interrogea mon père étonné et quelque peu froissé.

" Mais le notaire lui présenta l'acte.

" Vous avez signé sans lire, mon cher d'Anglemont ; voici en peu de mot l'explication que vous attendez et que je vous dois.

" Il ajouta alors que, pressé par les créanciers de mon père, il avait employé au remboursement des hypothèques, et avec l'autorisation du comte de Bussières, l'argent que celui-ci avait déposé en son étude. Or, c'était le nom de ce nouveau créancier qui figurait sur l'acte au bas duquel M. d'Anglemont venait d'apposer sa signature.

" Mon père eut un mouvement de dignité froissée. Il regarda fixement le comte.

" —J'ai signé, dit-il, et vous voilà propriétaire en mon lieu et place.

" Mais M. de Bussières s'inclinant :

" —Nous sommes un peu parents, fit-il ; en outre, Mme la comtesse de Bussières, de qui je tiens tout ce que je possède, avait, je le sais, une grande affection pour votre famille. Et, m'inspirant de cette affection, je prie Mlle d'Anglemont d'accepter, à titre de prêt, la somme employée au remboursement des hypothèques qui grevaient vos propriétés.

" Mon père refusa avec dignité, disant qu'on ne pouvait emprunter que lorsque l'on était certain de pouvoir rendre.

" M. de Bussières hésita un instant, puis parlant avec animation comme s'il eût voulu se donner du courage :

" —Il faudra donc, monsieur, dit-il, que je vous oblige à accepter.

" Et s'emparant de l'acte il le déchira en prononçant ces mots :

" —Vous ne me devez rien.

Marie-Jeanne n'avait pu retenir une exclamation de surprise.

Mais la comtesse de Bussières ne lui laissa pas le temps d'interrompre.

Et s'adressant à Robert pour qui elle voulait abrégé cette pénible épreuve, elle lui dit quels sentiments d'admiration et, en même temps d'amertume l'action et les paroles du comte avaient produits sur elle et M. d'Anglemont.

Ce dernier avait jeté un regard chargé de reproche au notaire qu'il soupçonnait d'avoir combiné cette entrevue et de s'être chargé de la mise en scène.

Après le moment d'émotion, il n'avait pas tardé à recouvrer toute son énergie.

De ses paupières naguère encore humides de larmes jaillissaient maintenant des regards empreints de dignité.

Il prit la parole d'un ton de sévérité à peine dissimulée et laissa tomber ces mots :

" —Les relations d'amitié, même les plus étroites, ne sauraient autoriser une générosité aussi étrange, pas plus qu'elles ne suffiraient à justifier une acceptation, de notre part.

" Très ému, mon père attendait un signe d'approbation. Hélas ! j'étais trop accablée ; je continuai de tenir la tête baissée et je gardai le silence.

Robert Maurel luttait contre l'émotion qui l'envahissait

A la fin il eut une exclamation déchirante :

—Ah ! que ne vous êtes-vous souvenue !

Mme de Bussières, à ce reproche, porta vivement les mains à son cœur.

—Je me souvenais, Robert ! prononça-t-elle.

Puis d'une voix éteinte :

—Épargnez-moi de vous dire ce que j'éprouvai à ce moment !

" Me souvenir ? Me souvenir ! répéta-t-elle en levant les yeux vers le ciel... C'était tout le passé qui se dressait devant moi pour protester contre une défaillance possible et m'encourager à la résistance désespérée !

" Me souvenir !... Ah ! que n'ai-je, au contraire, à ce moment, perdu la mémoire ?

" Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas enlevé la raison ?

" Je vous l'ai dit, Robert, j'avais imploré la Providence et c'est elle qui m'a inspirée.

La comtesse avait repris haleine, elle continua :

—J'avais surpris, entre le comte et le notaire, l'échange d'un signe d'intelligence.

" Je compris que c'était la tranquillité, le bonheur, la vie peut-être de mon père qui allait se jouer dans la minute qui suivit.

" Dieu m'envoya la pensée de regarder M. d'Anglemont et je devinai tout ce qu'il devait souffrir à ce moment !

" Oui, il m'avait suffi d'un regard pour me convaincre qu'il ne se résignerait pas à cette pauvreté, qu'il avait horreur de la misère autant pour lui que pour moi, et que son âme était pleine de remords à mon sujet !

" Que vous dirai-je de plus, Robert ? Il me sembla, au moment où mon regard avait croisé le sien, comprendre que mon infortuné père tout en se reprochant ma ruine, conservait une arrière-pensée. Depuis que j'avais repoussé la démarche dont il m'avait entretenue, j'avais remarqué chez lui une tristesse qui s'accusait chaque jour davantage.

" C'était cette tristesse silencieuse qui m'épouvantait à cette heure... Il se tuera ! me disais-je, il se tuera !

" Cependant le comte s'inclinait respectueusement devant mon père, comme pour prendre congé de lui.

" J'éprouvai une sensation de vertige !

" Je fus tirée de cet état par la voix de mon père. Il parlait au notaire d'un ton bref, avec fermeté et précision, comme s'il eût donné des ordres sur un champ de bataille.

" Il disait : " —J'attends de vous que vous fassiez au plus tôt rétablir cet acte qu'il a plu à M. le comte de Bussières de déchirer. et cette fois j'espère que vous ne trouverez pas mauvais que j'aie signé en votre étude, afin d'épargner à M. de Bussières le retour d'une scène pénible. "

" Le notaire répliqua qu'il y avait toujours, entre gens de cœur et d'honneur, moyen de s'entendre.

" —J'ignore ce moyen, riposta mon père. Entre gens de cœur et d'honneur, on n'accepte de prêt qu'autant qu'on est certain de pouvoir s'acquitter à échéance fixe. Or, je le répète, pas plus dans un an que dans dix, je ne serais en mesure...

" Le notaire accepta la leçon en homme qui a sa réplique prête.

" Il déclara, en souriant, que la loi avait prévu le cas...

" —Qu'entendez-vous par là ?

" —J'entends par là, monsieur d'Anglemont, que la loi permet de donner par testament, par dotation... par contrat de mariage...

" Comme s'il n'eût attendu que ces mots en manière de signal, le comte de Bussières prit aussitôt la parole, sur le ton le plus calme, le plus digne, le plus respectueux.

" —Accordez-moi la faveur de m'écouter, monsieur d'Anglemont, prononça-t-il ; vous avez tenu à me rappeler qu'il existait entre nos deux familles des liens d'amitié. Je n'avais pas perdu le souvenir des recommandations qui m'avait été faites à ce sujet. En effet, monsieur, Mme la comtesse de Bussières, ma tante vénérée et regrettée, m'avait entretenu dans l'espoir qu'un jour ces liens pourraient se resserrer encore.

" Je sentais qu'en prononçant ces mots le comte avait les yeux fixés sur moi.

" Il continua :

" —Mme la comtesse de Bussières m'avait appris à considérer votre famille presque comme mienne. Aussi, de bonne heure, je m'étais habitué à l'idée que vous remplacerez pour moi le père que je n'avais plus !

" Plus tard, poursuivit le comte, je trouvai dans le contenu d'une lettre que ma tante m'écrivait au moment de mourir, des recommandations expresses qui concordaient avec mes propres intentions.

" Et aujourd'hui, monsieur d'Anglemont, je pourrais laisser de côté les recommandations et n'agir, je vous le jure, que poussé par mes propres sentiments, sans m'écarter de la volonté ou pour mieux dire des désirs de Mme la comtesse de Bussières, mon affectionnée parente et ma bienfaitrice. "

" Puis, continua la comtesse, il y eut un moment de silence, pendant lequel j'eus l'impression que quelque chose d'étrange se passait en moi. J'éprouvais comme un immense soulagement après les effroyables tortures que j'avais subies.

" Le comte reprit presque aussitôt la parole pour rappeler à mon père qu'il avait déjà tenté une démarche restée sans réponse définitive.

" — Cette démarche, ajouta-t-il, permettez-moi de la renouveler ici.

" Et s'inclinant :

" — Monsieur, dit-il d'une voix assurée, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle d'Anglemont !

" — Monsieur le comte, répondit aussitôt mon père, j'ai perdu la fortune de mon enfant... je n'ai pas le droit de disposer de son cœur... et de sa vie !

Mme de Bussières eut un irrésistible tremblement, au souvenir de l'impression ressentie quand elle avait acquis la conviction que son père acceptait la misère, mais que la misère le tuerait.

— Hélas ! s'écria-t-elle, c'était le salut ou l'arrêt de mort de mon père, que j'allais prononcer !... et je prononçai ces mots que me dictaient ma conscience et ma tendresse filiale : " Monsieur le comte, Mlle d'Anglemont accepte l'offre, que vous lui faites, de votre main. "

La comtesse ne voulait pas prolonger une situation également douloureuse pour tout le monde.

— Robert ! ajouta-t-elle, la fatalité nous a poursuivis l'un et l'autre ! Mais Dieu m'a permis de vous revoir et me justifier à vos yeux !

" Vous avez entendu : vous me jugerez quand vous pourrez le faire avec sincérité et dans la pleine liberté de votre âme !

" Mais à partir d'aujourd'hui nous ne devons plus nous rencontrer ! En acceptant de devenir comtesse de Bussières, j'ai pris vis-à-vis de ma conscience l'engagement sacré de respecter ce nom, de me consacrer tout entière à celui qui a acquis un droit imprescriptible à mon respect, à ma reconnaissance !

— Ah ! vous lui avez donné votre amour ! exclama Robert en proie au délire de la jalousie.

La comtesse l'interrompit aussitôt et, en présence de cette immense infortune, elle se montra sublime de dignité et d'abnégation.

— Ne vous abaissez pas, Robert, dit-elle, à des suppositions indignes de votre cœur et humiliantes pour le mien !

" Oui, je devais à M. de Bussières une reconnaissance éternelle ; je lui ai voué, en plus, le seul sentiment que je n'eusse pas déjà accordé *entièrement* à un autre : le respect !

— Mme la comtesse a raison ! dit Marie-Jeanne en se plaçant, instinctivement, — comme pour les séparer, — entre ces deux infortunés dont elle plaignait également le sort.

Mme de Bussières la remercia d'un regard, en ajoutant pour Robert :

— Le passé doit être mort et bien mort pour nous !... Mais il est des morts dont le souvenir reste aux affligés, pour les soutenir dans les épreuves de la vie et les maintenir dans la voie de la résignation !

La comtesse tendit la main.

— Adieu, Robert ! dit-elle dans un effort suprême pour contenir l'émotion qui débordait de son cœur.

" Adieu, pour toujours !

Robert Maurel, s'emparant de la main qu'on lui présentait, la pressa fiévreusement. Mais au moment de la porter à ses lèvres, il la laissa retomber, en murmurant d'une voix éteinte :

— Adieu !... Adieu !... Adieu !...

La comtesse de Bussières se retirait précipitamment.

Marie-Jeanne l'accompagna pendant quelques pas, puis s'arrêta brusquement.

Elle venait d'entendre prononcer son nom par des voix venant du jardin.

Ces voix avinées étaient celles de Bertrand et de son camarade Rémy.

Elle comprit tout de suite que, malgré les récentes et solennelles promesses faites par lui à l'aïeule Catherine, le malheureux avait encore écouté les conseils de Rémy.

Elle ne pouvait plus en douter, hélas ! car Bertrand s'approchait, titubant au bras de son camarade, et criant :

— Rémy s'embête ici !... Il a raison et je veux m'en aller, moi !... Rémy a envie d'aller à Paris, ... je veux m'en retourner à Paris, ... moi !

Ils approchaient.

Marie-Jeanne passa sans s'arrêter devant le berceau où se trouvait encore Robert immobile et comme frappé de stupeur.

Affolée, la malheureuse femme courait au-devant de son mari.

Après le départ de la comtesse de Bussières, Robert avait éprouvé une telle commotion qu'il semblait qu'il n'eût plus de conscience de ce qui s'était passé tout à l'heure.

Mais soudain le sentiment de la réalité lui revenant, il avait voulu revoir, une fois encore, celle qui lui avait adressé un dernier adieu.

Il se précipita comme un fou à la recherche de Sophie et se mit à courir dans la direction prise par la comtesse.

Mais au moment où il venait de franchir la distance qui le séparait de la porte de la palissade, il se trouva face à face avec un homme qui, lui aussi, allait s'élançant dans le sentier.

Et ces deux noms furent prononcés ensemble, d'une même voix, dans une double exclamation de surprise :

— Robert Maurel !

— Appyani !

Les deux hommes, également surpris, également saisis de fureur, se mesurèrent du regard, comme s'ils eussent été au moment de se précipiter l'un sur l'autre.

Appyani avait les traits convulsés, et sous l'expression de colère qu'exprimait son visage, on devinait l'effarement d'une âme criminelle.

Le regard dont il enveloppa celui qui venait de prononcer le nom d'Appyani, était allé chargé de haine.

Celui que Robert Maurel adressait à cet adversaire retrouvé par hasard, était empreint de mépris. On eût dit, à le voir se contenir pour ne pas frapper cet homme au visage, qu'il avait peur de se souiller en portant la main sur un misérable !

Le docteur Appyani semblait avoir hâte de se dérober.

Il battit en retraite, en s'écriant d'un ton de menace :

— Nous nous reverrons, monsieur Robert Maurel !

— Souhaitez plutôt, dit celui-ci, souhaitez de ne jamais vous retrouver en face de moi !

DEUXIÈME PARTIE

Abandonnée !

CHAPITRE PREMIER. — AUPRÈS DU BERCEAU.

Le timbre d'un petit cartel placé sur la cheminée interrompt le silence qui plane dans la mansarde d'une vieille maison de la rue Grange-aux-Belles.

Il est huit heures du matin et cependant une chandelle est encore allumée, éclairant une lueur blafarde et presque sinistre cet intérieur où déjà le grand jour arrive par les vitres d'une croisée sans rideaux.

Logement du pauvre, on n'en peut douter à voir le mobilier, qui se compose d'une commode en noyer, de quelques chaises de paille et d'une table qui doit servir pour le repas aussi bien que pour le travail, car sur table se trouve un ouvrage de couture inachevé.

Au milieu de la pièce un poêle, dans lequel il n'y a que des cendres depuis longtemps refroidies.

Quelques hardes d'enfant, soigneusement pliées sur une chaise, témoignent de la présence d'une mère.

Sur la commode on peut voir, sous le globe qui les tient à l'abri de la poussière, une couronne de mariée avec le bouquet de fleur d'oranger, précieux souvenir du jour d'hyménée.

Il y a un an de cela, cette couronne parait le front d'une femme qui, au moment où nous pénétrons dans le pauvre logement, dort, le corps affaissé sur une chaise, les mains jointes comme pour la prière, la tête inclinée sur la poitrine, le visage amaigri, les traits flétris par les longues veilles et sur lesquels le chagrin a profondément creusé son empreinte.

Oui, c'est une mère, une de ces mères infortunées dont le nombre ne se compte pas parmi les femmes du peuple, une mère assaillie par toutes les souffrances, par toutes les tortures qui s'abattent autour du berceau où l'enfant languit et s'étiole ainsi qu'une frêle plante privée d'air et de soleil.

C'est une mère qui, en proie aux plus cruelles inquiétudes, veillait tout à l'heure encore, les yeux pleins de larmes dirigés vers la porte d'une chambre contiguë, d'où lui arrive le bruit de la respiration haletante, irrégulière de son enfant endormi en proie à la souffrance.

Le sommeil contre lequel luttait la malheureuse, ardente à refouler la misère par des veilles forcées, l'implacable sommeil l'a terrassée, vaincue, au moment où, après s'être acharnée à l'ouvrage, elle laissait

sait reposer ses yeux brûlés par l'insomnie, dans la contemplation du berceau où dormait son fils.

Il y a un an, cette femme aujourd'hui malheureuse et découragée, Marie-Jeanne, enfin, car c'était elle, Marie-Jeanne espérait encore parvenir, à force de courage et de tendresse, à prendre sur son mari assez d'empire pour l'arracher aux fréquentations dangereuses et le maintenir dans le respect des devoirs conjugaux.

Elle aimait, et, se croyant sincèrement aimée, elle avait patienté, malgré les nombreux échecs qu'avait subis sa vigilance d'épouse.

Elle attendait avec confiance l'arrivée de cet auxiliaire béni que la Providence envoie parfois aux épouses délaissées pour les aider à reconquérir le bonheur perdu.

Elle se disait, la pauvre âme confiante, que l'enfant qu'elle allait mettre au monde serait l'aimant irrésistible qui ramènerait l'époux repentant auprès du berceau de cet enfant.

Hélas ! que de déceptions l'attendaient encore ! que d'épreuves douloureuses lui étaient réservées, que de désespoirs s'accumulaient pour elle pendant ces longs mois d'attente, marqués par l'inconduite d'un mari faible, égaré, qui ne se laissait ramener que pour se dérober de nouveau.

La naissance d'un fils avait, tout d'abord, semblé devoir consoler l'épouse si longuement éprouvée, de toutes les tristesses subies depuis une année.

Mais l'illusion s'était bien vite évanouie, les caresses du pauvre petit ange n'avaient pas retenu longtemps le malheureux Bertrand, entraîné par son mauvais génie, et la femme délaissée avait ouvert son âme à la résignation.

Mortellement atteinte dans sa tendresse d'épouse, elle se réfugiait dans son amour maternel.

Que de terribles nuits d'angoisses elle avait passées auprès de ce berceau, à attendre, au milieu d'un silence lugubre, comptant les heures, tendant l'oreille au moindre bruit du dehors.

Que de tristesse quand il fallait se résigner, cette nuit-là comme tant d'autres, à un abandon criminel !

Que de larmes versées auprès de ce berceau, au souvenir de tant de pardons accordés, de tant de promesses, de tant de serments oubliés, de tant de rêves délicieux qui s'étaient évanouis devant les plus sombres réalités !

Et cette femme déjà tant éprouvée n'était pas au bout de ses tourments, à la fin de ses douloureuses épreuves !

Elle avait espéré du moins trouver des consolations auprès du berceau de son enfant : la fatalité l'y avait suivie et s'installait avec elle au chevet du pauvre petit être !

Le nouveau-né s'était senti des privations qu'avait dû s'imposer la mère, et ses premiers vagissements avaient été des cris arrachés par les premières souffrances.

Le médecin déclarait formellement qu'à l'enfant chétif il fallait une nourrice étrangère, saine et forte, pour remplacer le sein maternel épuisé, tari par la misère.

Il la fallait cette nourrice, et tout de suite, ou bien c'était pour la frêle créature la mort à bref délai.

Une « nourrice » ! Ce mot avait retenti jusqu'au fond du cœur de l'infortunée mère, pour y réveiller le désespoir assoupi et y faire naître des angoisses nouvelles.

Se priver de l'enfant qui seul pourrait la consoler de l'abandon que lui infligeait son mari !

Se condamner à ne plus le voir à toute heure, à ne plus, à chaque instant, effleurer de ses lèvres ce visage d'ange en se disant qu'elle n'aurait jamais le temps de l'embrasser assez !

Non ! c'était un sacrifice au-dessus de ses forces.

— Dieu ! se disait-elle, ne permettrait pas que la sinistre prédiction du médecin s'accomplisse.

Et soutenue par l'espoir qui n'abandonne jamais le cœur des mères, elle avait continué de nourrir elle-même, exaltée par cette pensée courageuse et sublime : « Qu'il prenne ma vie, mais qu'il vive ! »

Puis, après une expérience désespérante, il lui avait bien fallu s'incliner devant le jugement du docteur et se décider au terrible sacrifice auquel elle ne pouvait plus se soustraire. Alors quel affreux déchirement pour cette âme déjà si profondément ulcérée !

Le corps penché sur le berceau, l'infortunée s'excusait, implorait son pardon, parlant au cher petit comme s'il eût pu comprendre tout ce qu'il avait de poignant dans ces mots murmurés au milieu de sanglots :

— Il le faut, pauvre chéri : il le faut pour que tu vives ! Pardonne-moi, pardonne à ta malheureuse mère de se séparer de toi !

Hélas ! il ne suffisait pas de s'imposer le cruel sacrifice ; il fallait encore pouvoir payer d'avance la nourrice.

Payer ! Quand depuis six mois elle se privait de tout ; quand à chaque paye de son mari, l'argent restait au cabaret ; quand le peu d'ouvrage qu'elle trouvait à faire suffisait à peine à la maigre subsistance de chaque jour ; quand, pour le loyer déjà plusieurs mois arriéré, le propriétaire se montrait intraitable !

Pourtant il fallait absolument une nourrice à l'enfant qui dépe-

rissait à vue d'œil, qui allait fatalement expirer si l'on tardait à lui procurer la nourriture vivifiante qui devait le sauver.

Alors la mère s'était courageusement, désespérément attelée au travail, demandant en grâce qu'on lui procurât de l'ouvrage, acceptant avec un empressement fiévreux tout ce qu'on lui offrait à faire, sans se demander s'il lui serait possible de résister longtemps à cette existence de privations pendant toute la journée, de fatigue et d'insomnie pendant les longues nuit d'hiver sans feu ; si enfin elle n'allait pas succomber avant d'atteindre le but qu'elle s'était proposé, avant d'avoir pu économiser la somme nécessaire.

Elle se répétait cent fois :

— Dieu ne m'abandonnera jamais !

Réconfortée par cet espoir en la Providence, elle s'acharnait dans cette lutte pour la vie de son enfant.

Elle comptait et recomptait son modique avoir, saisie d'inquiétude à l'idée qu'on pourrait la guetter, la surprendre, savoir où elle cachait son trésor.

Elle avait des terreurs d'avare.

Enfin, après un mois, elle avait réussi à économiser la presque totalité de son travail de tous les jours et y avait ajouté le produit du travail de ses nuits.

Et pendant qu'elle économisait ainsi, les quelques fournisseurs qui avaient eu confiance en elle, fatigués d'attendre, n'entendaient plus se payer de promesses sans cesse renouvelées et qu'on ne tenait jamais, et menaçaient de ne faire aucun crédit.

C'était, pour Marie-Jeanne, plus que la misère, c'était la faim ! Mais que lui importait ?

Elle se passerait de pain pourvu qu'elle puisse arriver à sauver son enfant.

Et s'affermissant chaque jour davantage dans sa résolution de tout endurer de tout souffrir, elle s'était juré à elle-même de mourir de besoin plutôt que de toucher à cet argent sacré, à cette modique somme qu'elle considérait comme le salut de son fils.

Telle est, aujourd'hui, cette Marie-Jeanne que nous avons vue si si heureuse, si confiante en l'avenir, le jour de son mariage.

Le sommeil l'avait surprise en pleine méditation douloureuse ; elle dormait lourdement, vaincue par la lassitude et l'épuisement, quand tout à coup elle fit un bond sur sa chaise, en s'éveillant en sursaut.

On venait de frapper à plusieurs reprises à la porte de la mansarde.

Vite elle se leva, frottant des deux poings ses yeux encore pleins de sommeil.

Son cœur battait avec force.

Sans doute c'était son mari qui rentrait.

Et déjà elle avait le pardon sur les lèvres !

Mais ce fut une exclamation de surprise et de déception qui en sortit.

La personne qui se présentait devant-elle n'était pas l'époux attendu, espéré.

La malheureuse femme dut toutefois commander à son émotion.

Elle avait toujours eu à cœur de cacher à tous l'inconduite de son mari et le dénûment auquel ce dernier la condamnait.

Cette fois surtout, à la vue de celle qui venait ainsi, à l'improviste, alors qu'elle avait démenagé tout exprès pour qu'on ne sût pas où la trouver, elle voulait garder plus rigoureusement que jamais le secret de son malheur, de sa souffrance de sa misère !

Et elle qui avait la mort dans l'âme, elle fit un effort pour accueillir par un sourire la visiteuse qu'elle ne s'était pas attendue à revoir jamais et qui la surprenait au plus fort de son désespoir d'épouse et de ses alarmes de mère.

Assurant autant que possible sa voix qu'elle avait peur d'entendre trembler :

— Comment, c'est toi ! dit-elle. Bonjour, Margot, bonjour, cousine !

— Oui, Marie-Jeanne, c'est moi ! Mon mari m'attend en bas !

— Berlinguet est venu aussi ?

— Oui ! Il n'a pas voulu monter, et ça se comprend ! Tu sais bien pourquoi !

Marie-Jeanne paraissant embarrassée, la cousine Marguerite ajouta :

— Ah ! tu n'as point besoin de rougir pour ça... Il arrive tous les jours qu'on aime une jeune fille et qu'on en épouse une autre.

« Ma foi, Dieu sait si je pensais jamais qu'un jour je m'appellerais Mme Berlinguet. Je savais qu'il t'aimait... Bien sûr que si tu avais voulu il t'aurait donné la préférence... Enfin c'était notre destinée à toutes deux ! Aujourd'hui son amour pour toi est passé... Je ne dis pas que Berlinguet n'a plus d'affection pour toi ; mais à cette heure, c'est l'amour qu'on a pour une sœur, v'là tout ! Du reste, je ne suis pas jalouse, je sais que Berlinguet est un honnête homme, lui !

(A suivre.)

FEUILLETON DU "SAMÉDI", 5 JANVIER 1901 (1)

LA DAME BLANCHE

EPILOGUE

LA FÉE D'AVENEL

XXVI. — AMÈRES CONFIDENCES

(Su te)

La douleur nivelle tous les rangs. La compassion que le fils du chevalier d'Avenel montrait était sincère : l'adolescence ignore l'hypocrisie.

Ketty laissa sa tête aller vers l'épaule de Julien. Puis, confuse.

— Pardon, monseigneur ; mais il était si bon, le pauvre vieillard !

Toutes ces souffrances que ces trois êtres venaient de mettre en commun les avaient rapprochés encore davantage.

Le long intervalle de temps qui s'était écoulé depuis leur séparation semblait être effacé.

Encore impressionnés par les évocations qu'ils venaient de faire du passé les uns et les autres, ils demeurèrent un long moment silencieux. Christie reprit la parole le premier :

— Tous ces désastres démontrent la puissance du mal lorsqu'on en ignore la source. L'infâme Stewart Bolton a pu appeler le malheur et la ruine sur la maison d'Avenel, parce qu'on ignorait sa trahison. Il était le ver rongeur installé au cœur du fruit. Mais aujourd'hui il est complètement démasqué : un coup de talon sur la tête du serpent, et il n'est plus à craindre. Voici deux fois que je me trouve face à face avec le bandit. J'en jure par Dieu, la troisième fois, il n'échappera pas.

— Je serai à côté de vous pour vous aider, fit Julien.

Le géant secoua la tête.

— La place de Julien est ailleurs. Une mère auréolée par une longue infortune, un père que le malheur a trop longtemps battu de son aile n'ont jamais oublié, tout l'indique, l'enfant qu'ils croient mort. Votre place, Julien, est auprès d'eux, afin de compenser, s'il est possible, les longues, les amères années de la séparation.

L'adolescent joignit les mains.

— Oui, connaître cet joie infinie après les incessantes persécutions de mon enfance, me trouver enfin entre le père et la mère que j'appelais, que j'implorais toujours ! Et cependant, Christie, vous laisser seul rechercher l'ennemi de ma famille, vous laisser seul châtier le criminel qui a fait couler les larmes de ma mère !

— Ce jour n'est peut-être pas si proche que nous le désirons. Mais je ferai tant que je l'espère bien l'avancer.

Julien glissa un regard hésitant vers Ketty.

— Christie, je vous proposerais de l'avancer en quittant ces lieux au plus tôt. Mais, les forces de votre compagne le permettent-elles ? Elle prendra mon cheval.

— Merci, seigneur Julien, protesta Ketty. Je suis reposée, je marcherai. Nous pouvons repartir.

— Accepte l'offre de notre jeune maître, fit le soldat. C'est dans l'intérêt de ceux que nous aimons. Nous cheminerons plus vite de la sorte. Et demain il te remplacera sur son cheval si la marche l'a éprouvé. Car il faut tout prévoir : qui sait si le misérable Bolton, devinant que nous allons nous diriger vers le manoir de Claymore, ne va de son côté agir de telle sorte que nous n'y trouvions plus que des cadavres en arrivant ? Un tel être est capable de tout !

Le jeune homme porta avec angoisse sa main à son épée.

— Oh ! vous avez raison, Christie. Partons, partons vite. Arrivons avant cet homme, afin que lorsqu'il se présentera, s'il l'ose ! il trouve cette épée pour défendre ma mère adorée, et pour l'immoler, lui !

— Oui, partons, aujourd'hui plutôt que demain, à l'instant plutôt que dans une heure, car le but est lointain et le temps rapide !

XXVII. — L'ABIME

Le trois voyageurs étaient prêts à se remettre en route. Mais il leur était interdit de suivre le chemin sur lequel Christie de Clinthill avait rencontré et délivré le fils de son ancien seigneur.

Il était au pouvoir des Anglais, ainsi que Julien l'avait annoncé.

Ils avaient à craindre que Stewart Bolton n'eût engagé quelques-uns des irréguliers qui composaient les bandes envahissantes et qu'il n'eût préparé une embuscade. Peut-être même avait-il simplement dénoncé Julien, Christie et Ketty au divers chefs de poste qui occupaient la route.

De cette façon, les voyageurs seraient arrêtés et exécutés comme expions sans même qu'il lui en coûtât un sou.

Ils allaient même être obligés de se tenir loin du chemin, l'ancien intendant, le traître, étant en effet capable de faire battre les montagnes.

Soulevée par les bras robustes de son mari, Ketty prit place sur la selle. C'était une selle de voyage, large et forte, avec un portemanteau et des fontes : le soldat avait eu vite fait de l'installer pour y monter en amazone. Et Ketty, souriante, un peu confuse d'en priver Julien, s'y trouva assez commodément installée.

Le soldat prit le cheval par la bride à cause de la difficulté du terrain, et l'on commença à descendre la montagne. On devait gagner le fond d'un ravin, et de là, à travers une découpure, se diriger vers une cime rocheuse que l'on apercevait au lointain.

— Nous ne l'atteindrons certainement pas avant le déclin du jour, avait annoncé Christie. Nous y établirons notre petit camp, sous le dôme épais de quelque chêne en guise de tente.

Depuis qu'il errait à travers les forêts, il avait acquis l'habitude de juger des distances. Ils avaient à franchir de nombreux obstacles, et ils devraient s'estimer heureux s'ils atteignaient le point indiqué par le soldat, même en faisant diligence.

Or, si un cheval permet de gagner du temps sur un terrain à peu près uni, il est loin d'en être ainsi dans une région montagneuse.

Il fallait chercher un chemin où la bête qui portait Ketty pût se mouvoir, surtout à la descente.

Elle glissait par moments de quatre pieds, et elle aurait roulé dans quelque précipice sans le poignet vigoureux de Christie.

Ils touchèrent cependant le fond du ravin, qu'ils suivirent quelque temps, cherchant à regagner le temps écoulé.

Ils cheminèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils eussent reconnu un endroit à peu près découvert, afin de gagner la crête qui leur permettrait de passer dans les vallées voisines.

Ils s'engagèrent sur ce nouveau terrain.

Fiévreusement, Julien avait pris la tête.

Il entendait derrière lui sonner les fers du cheval sur les rugosités sonores de la pierre.

Christie de Clinthill fermait marchait la marche, appuyé sur l'outil à manche noueux et à lame de fer qui, avec son costume étrange, sa chevelure flottante, sa barbe puissante, lui donnait réellement l'aspect de quelque géant resté seul vivant des anciennes races disparues. Son regard vigilant et affectueux, allait de Ketty à Julien, veillant sur l'un et sur l'autre.

Grimpant en même temps sur les aspérités qu'il rencontrait, Christie s'assurait que tout était désert au loin comme auprès, et que rien ne les menaçait.

Ils atteignirent l'arête qui devait faciliter leur passage du massif montagneux qu'il venait de quitter à celui qu'ils s'étaient fixé comme limite de leur étape pour ce jour là.

Les voyageurs étudièrent la nouvelle région dans laquelle il leur fallait s'engager.

La traite qu'il leur restait à accomplir s'annonçait particulièrement pénible.

Un véritable entassement de roches basaltiques allongeant leurs croupes tourmentées leur barrait totalement le passage : des barricades de titans !

Ils allaient être obligés d'escalader et de redescendre chacune d'elles avant de pouvoir tenter l'ascension du pic élevé qu'ils s'étaient fixé comme point terminus de leur marche en ce jour.

— Allons, dit Julien le premier, en avant, si nous ne voulons pas que la nuit nous surprenne là-dedans.

Le soldat le considéra avec une admiration émue. Il retrouvait bien en lui son ancien élève, son petit Julien d'autrefois si courageux et si vaillant.

L'on se mit à redescendre. Le cheval, un peu plus habitué à présent au terrain montagneux, manœuvrait moins difficilement, s'accrochant des sabots aux aspérités.

Pourtant, lorsqu'ils atteignirent le fond, après une heure de cette marche, Christie de Clinthill, qui l'avait pris de nouveau par le mors, était en nage.

— A l'assaut, maintenant ! dit-il en montrant les entassements basaltiques qui obstruaient le chemin.

Jusqu'à ce moment, ils avaient été engagés dans d'énormes soulèvements montagneux couverts presque partout de forêts où un peu de terre végétale, tapie dans les creux, adoucissait pour eux, aplaniissait parfois la dureté de l'étape ; mais plus rien de cela actuellement. Des rocs déchirés sans un arbuste, sans une tache de gazon ; des masses abruptes, des déchiqûtements profonds.

On aurait dit des masses de laves brunes, vomies par le feu inté-

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.

rieur de la terre dans une tourmente, aux époques préhistoriques, et pétrifiées à tout jamais.

Un sol de malédiction et d'horreur.

Il fallait pourtant en tenter l'escalade.

Julien avait cassé une branche d'arbre fine et solide en guise de pique.

Il s'y élança avec l'impétuosité de son âge, plantant l'extrémité de son bâton dans chaque anfractuosité, pour s'élever, insensible à la lassitude.

Les fers du cheval qu'il avait cédé à Ketty raclaient la basalte derrière lui, faisant par moment jaillir des étincelles.

La bête enfin cessa d'avancer, ses naseaux dilatés cherchant l'air, à bout de souffle...

Il fallut que Christie vint la prendre par le mors pour lui permettre d'achever cette effrayante montée. Mais après, il fallait redescendre encore... Julien et Christie se regardèrent; le cheval arriverait-il au bas, sans rouler dans quelqu'une des affreuses crevasses ouvertes sous leurs pieds?

Ketty avait mis pied à terre.

Elle se sentait assez forte pour marcher.

Puis, à plusieurs reprises, elle avait eu le vertige durant cette dernière partie de l'étape, voyant sa monture près de rouler dans un de ces précipices qu'elle côtoyait.

Chute horrible dans laquelle le malheureux animal l'eût emportée et eût entraîné également Christie.

A la vue des difficultés encore inconnues qui se présentaient devant eux, les deux hommes se demandèrent s'il ne feraient pas bien d'abandonner le cheval. Mais le brave animal ne leur serait-il pas utile au sortir de ces régions?

Christie avait appris, par le récit de Julien, que le jeune homme était arrivé, cruellement affaibli par sa blessure, au manoir de Claymore. Il redoutait pour lui les conséquences des fatigues extrêmes qu'il était en train d'éprouver.

Quant au fils de Walter d'Avenel, il songeait qu'une femme voyagerait avec eux.

Et chacun d'eux, obéissant à sa préoccupation, fut d'avis qu'il fallait conserver la monture que Stewart Bolton, dans le seul but d'aller plus vite en se sauvant, avait abandonnée à sa victime au commencement du voyage.

Il fut décidé seulement que l'animal serait livré à son instinct, pour accomplir cette descente véritablement périlleuse.

Christie, plantant le fer de son hoyau dans les ravineurs du basalte, soutenait sa compagne.

Ils durent franchir une sorte de muraille à pic... Mais quelques mètres plus loin, ils se trouvèrent brusquement au bord d'une coupure profonde, inaccessible.

Remonter était impossible, l'espèce de muraille qu'ils venaient de passer, droite et lisse, les enfermant entre elle et le précipice.

Le cheval, qui s'était arrêté au-dessus d'eux, flaira le vide, pointa ses oreilles en avant...

Ses membres se resserrèrent, sa croupe s'infléchit.

Et tout à coup, ainsi qu'un ressort, ses membres se détendirent, et comme une masse énorme, effrayante, il parut au-dessus du précipice, lancé en avant, la crinière hérissée, les oreilles couchées, les yeux phosphorescents... sans doute dans l'épouvante de l'abîme ouvert sous lui.

Il atteignit l'autre bord; ses quatre fers touchèrent en même temps, grincèrent sur la roche...

Il ballotta un instant, comme si le terrain inégal allait manquer sous lui, et reprit son aplomb, humant l'air.

Les trois voyageurs s'étaient arrêtés d'un même mouvement, leurs regards attachés sur lui, s'attendant à le voir s'écraser au fond du précipice.

Ils s'étaient déjà attachés inconsciemment à ce compagnon de leurs fatigues!

—L'instinct des bêtes est un conseiller généralement bien inspiré, dit le guerrier lorsqu'il eut vu le cheval de Julien sain et sauf de l'autre côté de la crevasse. Peut-être existe-t-il, par là, un chemin plus praticable?

—Oui, prononça Julien. Mais comment y accéder?

—Attendez-moi là un instant avec Ketty, reprit le géant.

—Que voulez-vous faire, Christie? interrogea Julien inquiet, prévoyant quelque sublime folie.

—Ce serait trop long à expliquer. Voyez, le soleil a déjà parcouru les trois quarts de sa carrière.

« Le temps s'écoule, rapide. Julien promettez-moi seulement de ne pas vous séparer de Ketty.

Ces énigmatiques paroles étaient grosses de signification inquiétante.

—Christie! supplia la jeune femme en joignant les mains.

Julien avait gardé le silence: son cœur violemment bouleversé voyait leur compagnon périssant dans quelque tentative téméraire.

Il craignait aussi d'augmenter, par ses propos, l'angoisse de leur

compagne... de celle dont il resterait en ce cas le seul défenseur.

Christie ne détourna pas la tête, ne répondit pas à l'appel de sa femme de peur de faiblir.

Et l'on cessa de l'apercevoir.

XXVIII. — LE SALUT OU LA MORT ?...

Christie était au bord de la crevasse... Couché sur le ventre, les doigts crispés sur les rares aspérités de la pierre, il commença à en suivre l'arrête.

Sa tête, penchée au-dessus de l'abîme, en étudiait les aspérités. Ketty et Julien, retenant leur souffle, prétaient anxieusement l'oreille... Ce dernier n'avait pas osé le suivre, après la prière de Christie de veiller sur sa jeune femme qui, pâle comme une morte, comprimait son sein tumultueusement soulevé, croyant déjà entendre la chute d'un corps dans l'abîme.

Enfin la voix du guerrier se fit entendre. Elle paraissait joyeuse. —J'ai trouvé, lança-t-il de l'endroit où l'on ne pouvait l'apercevoir. Julien, faites glisser mon outil vers moi.

On ne connaissait pas ses projets. L'enfant ne pouvait qu'obéir aveuglément... Il poussa doucement le hoyau sur la pente, devant lui, par le manche d'abord, de crainte que le fer ne vint à blesser l'homme qui spontanément se dévouait pour tous.

—Merci, fit encore la voix du géant. Ne bougez pas d'où vous êtes, jusqu'à ce que je vous ai prévenus.

Au-dessous de lui, sur les flancs même de l'abîme, il avait aperçu une espèce d'entablement, une plate-forme juste assez large pour un homme ou deux... Comme si le déchirement de la masse rocheuse avait rencontré là une résistance, la distance qui séparait les deux parois de la crevasse était moins grande, et le rocher, de l'autre côté, présentait des excavations qui devaient permettre de remonter à l'air libre.

Mais, pour vérifier la réalité de cela, il était nécessaire de descendre dans l'abîme, d'atteindre la plate-forme située au-dessous de Christie de Clinthill.

Celui-ci avait évalué que sa grande taille lui permettrait probablement de le faire.

Mais le bord de la crevasse ne lui offrait aucune aspérité pour s'y cramponner, se laisser glisser dans le vide.

Il avait remarqué alors que la déchirure formait un peu plus haut une sorte d'angle rentrant avec un ravinement étroit à sa base.

Christie avait aussitôt pensé à mettre le manche de son outil en travers de ce vide, et se fiant à ce fragile appui de laisser pendre son corps dans le gouffre.

—Mes pieds arriveront probablement jusqu'à cette saillie, calculait-il. Et une fois-là, je verrai s'il est possible d'avoir accès de l'autre côté, en enjambant le vide.

Le manche du hoyau, formé d'une branche de chêne nouveau serait peut-être assez solide pour supporter le poids du guerrier. Mais si l'outil venait à glisser?

En ce cas, le géant, précipité d'une hauteur énorme, irait se fracasser le crâne sur la dent aiguë des pierres qu'il apercevait à peine dans le fond... Christie serait mort en ce cas en se dévouant, et le destin, satisfait de son sacrifice, prendrait sans doute en pitié les deux infortunés qui restaient derrière lui.

Le hoyau, poussé doucement sur la pente par Julien, arriva à sa portée... Christie de Clinthill le prit, le plaça en travers du vide, en assujettissant le plus possible le fer dans la faille ouverte parmi la masse rocheuse, au temps sans doute où la montagne s'était ouverte.

—Allons, fit-il, je crois que je puis risquer la partie. A la grâce de Dieu!

Il s'aplatit sur le sol, ses deux mains nouées comme un étau sur le manche de l'outil... Et ses jambes commencèrent à pendre au-dessus du gouffre.

Lentement, il continua son mouvement, s'efforçant d'éviter toute secousse afin que le fer ne sortît pas de la rainure qui le maintenait... C'était là sa seule garantie, sa seule ressource.

En effet, le fer sorti de la faille étroite, rien ne retiendrait plus l'outil, entraîné en ce cas dans le précipice avec l'homme qui s'y cramponnait.

Les larges mains du soldat grinçaient autour du bois... Son corps s'avancait de plus en plus dans le vide: le moment vint où sa poitrine seule appuya encore sur le manche du hoyau. La minute suprême était arrivée.

Si Christie avait appelé Julien pour maintenir seulement le bois le danger aurait été bien moindre.

Mais le géant avait peur d'entraîner avec lui l'enfant dans le précipice, et il n'avait pas voulu l'avertir, préférant s'exposer davantage... et périr seul!

Une légère moiteur sourdit à la racine de ses cheveux.

Il se laissa aller... L'outil cria sur le rocher, se déplaça, glissa de quelques centimètres, le fer entamant les bords de la rainure dans laquelle il était placé. Puis il s'immobilisa de nouveau.

Le brave écuyer de Walter d'Avenel allait-il donc être sauvé?... Allait-il réaliser sa périlleuse reconnaissance ?

Il se laissa aller graduellement à la force du poignet, sentant l'outil vaciller au-dessus de lui...

Son corps pendit enfin tout entier dans la crevasse. Mais ses pieds ne rencontrèrent pas l'appui sur lequel il comptait.

Remonter était une chose impossible. La fragilité du soutien auquel ses mains étaient encore attachées ne le permettait pas.

Si Christie ne parvenait pas à rencontrer, à atteindre la plate-forme sur laquelle il avait compté, il ne lui resterait plus qu'à demeurer suspendu ainsi jusqu'à ce que ses doigts se détendissent sous l'effet de la fatigue...

Julien et Kitty, demeurés à la même place, prêtaient l'oreille avec anxiété, cherchant à saisir quelque bruit.

Qu'était devenu l'époux de Kitty, puisque plus rien ne parvenait jusqu'à eux?... La jeune femme, les mains affreusement nouées, dressait son regard vers le ciel dans une détresse profonde une épouvante grandissante.

Julien vit les affres qui l'envahissaient et qui répondaient à son propre trouble... Cette attente, cette incertitude étaient devenues insupportables.

—Christie,—lança-t-il d'une voix alarmée,—où êtes-vous ?

Le soldat l'entendit, comprit le sens de ses paroles.

Il ne répondit pas, ne voulant pas les attirer auprès de lui, les rendre témoins de son agonie, s'il devait périr.

Essayant d'infléchir son corps ; il cherchait à droite et à gauche, croyant avoir mal calculé la position de la plate-forme... L'outil en glissant avait dû le faire dévier.

—Christie !—répéta la voix troublée de Julien.

L'angoisse étreignit plus violemment le cœur du soldat. Il déserra son étreinte ne se tenant plus que par l'extrémité des doigts...

Et soudain une dilatation infinie allégea son âme... La pointe de ses pieds venait de rencontrer une résistance sur le côté. Était-ce la saillie du rocher ?

Résolument, Christie lâcha son appui... Il allait en finir d'une façon ou d'une autre ! Mais ses pieds touchèrent un sol ferme, en même temps que ses ongles s'agrippaient aux rugosités du rocher afin de ne pas perdre l'équilibre.

Il était en sûreté le gouffre ne l'engloutirait pas, au moins pour le moment !

La sueur qui perlait un instant auparavant à la racine de ses cheveux l'inonda brusquement dans la réaction qu'il éprouvait... Christie de Clinthill était brave, certes ; il l'avait montré en de nombreuses occasions ; mais ce n'est pas en vain qu'on sent la mort vous étreindre, vous envelopper degré à degré. Il entendit à ce moment marcher au-dessus de sa tête et la voix de Julien qui s'élevait de nouveau.

—Christie ! Christie, criait-on,—pourquoi ne me répondez-vous pas ?

—Pourquoi vous troubler ? répondit l'accent du soldat, sortant des entrailles du sol.

Julien, ne sachant que penser, s'approcha.

—Prenez garde ! lui cria l'ancien écuyer.

Le fils du chevalier d'Avenel aperçut alors l'outil resté en travers de la déchirure ; il eut la prescience de ce qui avait dû se passer.

—Grand Dieu ! fit-il, vous êtes descendu seul dans cet abîme. Kitty et moi-même nous avons bien raison de trembler.

Durant l'échange de ces paroles, Kitty s'était dressé d'un mouvement presque somnambulique, les yeux distendus, se demandant si c'était bien la voix de son compagnon, de son époux qu'elle entendait. Elle ne pouvait discerner les paroles à cause de la distance ; elle marcha vers la direction d'où elle venait.

La voix de son mari s'éleva de nouveau, répondant à Julien.

—Dites à Kitty qu'elle se rassure, nous pourrions sortir de ces lieux maudits : nous sommes sauvés.

—Lui ! c'est bien lui ! Je t'entends, Christie ! Ah ! par quelles tranches funèbres je viens de passer.

Tandis que le soldat échangeait les paroles précédentes avec Julien, il étudiait l'endroit où il se trouvait. En y venant, il prévoyait qu'il lui serait impossible de remonter.

Mais puisque ceux qu'il avait laissés pour venir cette aventure s'approchaient, il fallait leur éviter le désespoir de le voir relégué sur un étroit quartier de rocher sans pouvoir le secourir.

Et son œil ardent avait fébrilement étudié les parois de la crevasse de chaque côté, préférant, s'il le fallait, se précipiter au fond de l'abîme afin de ne pas assister au désespoir de ceux qu'il aimait.

Heureusement, l'espérance qui lui avait fait tenter cette périlleuse entreprise était fondée. Le déchirement de la cravasse, de l'autre côté, en rendait l'ascension possible... Quant au vide qui

séparait les deux parois, il pouvait être franchi avec quelques précautions.

Ketty encore tremblante, plus affolée peut-être à la pensée du danger exact que venait de courir son mari, avait rejoint Julien d'Avenel au bord du gouffre.

—Julien, prononça le soldat, je vais faire appel à votre force d'âme. Les femmes doivent être mises les premières à l'abri du péril, et les hommes ont pour mission de les aider, de leur porter secours.

—C'est aussi mon sentiment, interrompit le fils du chevalier d'Avenel d'une voix ferme. Et je ne quitterai pas cet endroit que Kitty ne soit d'abord en sûreté.

—Vous avez bien l'âme d'un gentilhomme, jeune et cher seigneur ; vous avez l'âme d'un homme !

Il fut alors convenu, entre Christie de Clinthill et Julien, que la jeune femme se cramponnerait, elle aussi à l'outil qui avait permis au soldat de descendre, et qu'elle se laisserait glisser dans la crevasse, retenue par Julien... Christie, lui, la recevrait dans ses bras, et avec quelle force d'amour !

L'existence hasardeuse que l'ancienne habitante du Moulin Joli menait depuis qu'elle avait dû fuir les rives de la Tweed, avait virilisé son caractère.

L'angoisse de perdre celui que son père lui avait donné pour époux était maintenant dissipée, elle se retrouvait courageuse et forte.

Du reste, elle comprenait la nécessité de posséder tout son sang-froid, un faux mouvement pouvant entraîner avec elle soit Julien, soit son mari, peut-être les deux hommes, dans sa chute.

Elle noua donc ses mains qui tremblaient un peu sur le manche de l'outil et s'avança au-dessus de la crevasse, soutenue de toutes ses forces par Julien. Mais la vigueur de l'enfant n'était pas encore arrivée à son développement, et autour de lui, le rocher presque lisse ne lui offrait aucune saillie suffisante pour se retenir !

Le poids de la jeune femme l'emporta... son pied rencontra le fer de l'outil à peine immobilisé dans la rainure où le soldat l'avait assujéti... Et Kitty lui échappa brusquement, rejetée en arrière avec le frêle appui qui venait de lui manquer tout à coup.

Une triple clameur retentit... remplit l'espace.

Julien était parvenu à se raccrocher, il ne savait comment au basalte.

Livide, il avait conscience du malheur dont il s'accusait.

—Christie !

—Chère Kitty !

Ces paroles frappèrent ses oreilles qui bourdonnaient... Le sang reflua à son cœur et à ses tempes dans un tourbillon... Et s'aplatissant brusquement sur le sol, il plongeait avidement son regard au-dessous de lui. Kitty était auprès de son époux, retenue contre sa poitrine sur l'étroite plate-forme.

Le miracle qui s'était réalisé était facile à concevoir.

Ketty était arrivée peu à peu à avoir la moitié du corps en dehors, tandis que Julien la retenait... En bas, Christie, les bras tendus, s'appêtait à la recevoir.

Mais le poids, devenu soudain trop pesant, avait échappé au jeune homme et l'infortunée était partie en arrière, poussant un cri d'angoisse auquel deux autres cris simultanés avaient fait écho.

Le soldat s'était arc-bouté en arrière, avait pu saisir l'infortunée par ses vêtements.

Et grâce à sa force herculéenne, il était parvenu à reprendre l'équilibre, tandis que le hoyau, échappant à la jeune femme, frappait contre le rocher et, revenant par ricochet sur Christie, lui balafrait la nuque et s'abîmait avec un bruit métallique au fond de la crevasse.

Les deux époux aperçurent au-dessus d'eux le visage affreusement décoloré du jeune homme.

Ketty appela un sourire sur ses lèvres encore pâles pour le rassurer, tandis que Christie prononçait :

—Le ciel nous protège visiblement. Il semble vouloir nous montrer que nous nous en tirerons malgré tous les obstacles de la nature, comme malgré les Bolton et autres. Confiance donc !

Il montra à Kitty, sur l'autre bord de la crevasse, les ravissements, les déchirures du basalte.

—Encore un peu de ce courage que tu as montré si souvent, chère Kitty. Il s'agit de mettre le pied sur l'autre côté.

—Je vais tâcher, répliqua simplement la jeune femme.

Soutenue, guidée par la main du guerrier, elle envisagea le précipice avec un frémissement plus fort que sa volonté, et d'un large pas, d'un bond plutôt, franchit, le vide... Elle était de l'autre côté.

Christie de Clinthill respira. Le plus redoutable était fait.

Julien immobile, anxieux, avait suivi cette nouvelle phase.

Il vit la jeune femme escalader les escarpements de l'autre bord. Et il ne respira que lorsqu'il l'aperçut sur le sommet.

Une dilatation puissante soulevant en même temps la poitrine du soldat : jusqu'à cette minute, il avait douté.

Maintenant, il sentait sa force accrue du double.

Il restait, il est vrai, Julien d'Avenel, et celui-ci n'avait plus rien pour le soutenir. Mais, revivifié par le succès, il semblait au géant que le fils de son maître n'aurait qu'à se laisser aller pour qu'il pût le recueillir.

—A nous deux, mon jeune seigneur, dit-il presque gaiement, vous n'avez plus que la paroi fuyante de la pierre pour vous retenir. Mais les hommes n'ont pas besoin d'autant d'aide que les femmes. Et pour le reste, je m'en charge.

Les misérable années de navigation avaient forcément développé l'agilité de Julien : l'éducation qu'il avait reçue ensuite au château de Kervien n'avait fait que l'accroître.

Il se laissa donc glisser lentement dans le précipice, se tenant suspendu au-dessus, à la force du poignet.

—Voilà ce qui s'appelle opérer par principes, observa joyeusement le soldat. On sent les leçons d'un bon maître.

Ses fortes mains saisirent les jambes de l'adolescent, raides comme du bois. C'étaient les leçons de Martial, l'infortuné écuyer d'Henri de Mercourt, pris onnier dans la cour de Londres, que Julien appliquait ainsi.

Ce fut en conséquence un jeu pour le puissant géant de le faire glisser à côté de lui.

—Hein, nous avons eu une fière peur, tout à l'heure, les uns et les autres, dit-il, mon cher petit Julien, lorsque Kitty t'a échappée. Mais va, d'après ce que je viens de voir, cela ne t'arrivera plus dans cinq à six mois d'ici, si, ce qu'à Dieu ne plaise ! il nous faut encore, à cette époque, courir les aventures.

Le jeune homme encore confus, troublé du malheur qui avait manqué se produire, ne répondit pas.

—Et maintenant, sortons d'ici au plus tôt, reprit le soldat. Je languis d'aller respirer à l'air libre.

Ainsi qu'il l'avait fait pour Kitty, il guida tendrement le fils de son maître, son ancien élève, pour lui permettre de passer de l'autre côté.

Il franchit ensuite lui-même cet espace.

Quelques minutes après, ils se trouvaient réunis tous trois de l'autre côté.

La jeune femme attachait son regard plein d'une émotion profonde sur le soldat impeccable que le sort lui avait donné pour époux, et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils avaient eu si grand-peur de se perdre !

Lorsqu'ils desserrèrent leur étreinte, Christie de Clinthill se tourna vers Julien :

—Laisse-moi t'embrasser, toi aussi, veux-tu, quoique je ne sois pas encore gentilhomme ? Si tu savais ce que j'ai éprouvé là, durant le temps qui vient de s'écouler !

Il se reprenait ainsi à tutoyer, comme autrefois, le fils de son seigneur dans ses moments d'émotion trop intense.

Le descendant des chevaliers d'Avenel n'avait pas attendu la fin de ses paroles pour être dans ses bras.

Christie de Clinthill essuya sournoisement une larme importune.

Cela lui faisait plus d'effet qu'il ne l'aurait cru, de retrouver auprès de lui, sains et saufs, après de telles incertitudes, les deux êtres qui partageaient sa vie errante.

Un bruit indéfinissable attira alors leur attention, détournant le cours des pensées de chacun.

Christie monta sur une gibbosité du sol afin de voir au loin, grâce à sa grande taille, ce que ce pouvait être. Et un rire sonore passa entre ses lèvres.

—Parbleu, Julien, c'est votre cheval qui broute tranquillement des chardons, après nous avoir montré le chemin singulièrement peu commode pour sortir de cette abominable impasse où nous ne pouvions plus ni reculer ni avancer.

Ils s'avancèrent. C'était exact.

Le brave animal se refaisait des forces en attendant son maître.

Le sol à quelque distance de la crevasse, changeait de nature : un peu de terre végétale se mêlait au dur basalte, et quelques herbes rustiques y avaient poussé.

Le terrain perdait en même temps son caractère d'âpre sauvagerie. Une pente plus praticable conduisait aux autres mamelonnements de cette région si profondément tourmentée.

Julien se dirigea vers son cheval qui se laissa approcher et prendre par la bride. Il le caressa en lustrant son encolure, puis on se remit en route.

Kitty, encore éprouvée par les violentes émotions qu'elle venait de traverser, préférait marcher : les deux hommes aussi.

On atteignit assez rapidement le bas de cet escarpement qui devait laisser son souvenir dans leur mémoire.

Une espèce de vallée sinueuse contournait les autres soulèvements rocheux qui séparaient les voyageurs du sommet qu'ils avaient fixé comme but de leur étape ce jour-là. Ils se décidèrent à la suivre. Ils ne savaient que trop les surprises que pouvaient leur réserver ces roches sombres qui gardaient encore tout le caractère du volcan d'où elles avaient jailli.

Mais le soleil avait disparu depuis longtemps de l'horizon. Les ombres violettes du soir descendaient sur les ravins.

La traversée si périlleuse de la crevasse, les difficultés presque insurmontables du terrain les avaient extrêmement fatigués.

Ils acquirent bientôt la certitude qu'il leur serait impossible d'aller camper sur le sommet désigné précédemment. Ils n'y verraient bientôt plus assez pour continuer à marcher.

Leurs pas, le martellement des fers du cheval se faisaient seuls entendre dans l'immense silence que le crépuscule grandissant laissait planer sur ces solitudes.

Si Stewart Bolton, cessant de fuir parce qu'il n'avait plus rien à craindre, avait racolé d'autres coupe-jarrets, pour attaquer, exterminer les voyageurs, les bandits à ses gages étaient probablement encore loin.

Néanmoins, pour éviter toute surprise, Christie de Clinthill, se souvenant des combats héroïques d'autrefois, chercha un lieu de refuge assez escarpé, où la lutte fût possible.

Les voyageurs s'établirent au-dessus d'un escarpement taillé à pic sur une de ses faces et qu'abritait un énorme sapin au tronc capricieux, au large feuillage. Ils n'allumèrent aucun feu, ce qui aurait signalé leur présence de loin.

La nuit acheva de les envelopper complètement, comme ils terminaient leur installation.

Christie de Clinthill se coucha à travers du passage qui donnait accès à leur campement rudimentaire.

Une branche de chêne noueuse et forte, véritable massue, placée à portée de sa main, remplaçait le boyau resté au fond de la crevasse.

C'était le repos du soldat, toujours prêt à la lutte !

XXIX. — LE FUYARD

Stewart Bolton, fuyant au triple galop, après sa rencontre avec Christie de Clinthill et la délivrance de Julien, ruminait des pensées de représailles sauvages, désespérées.

Quant à s'arrêter, il n'y songeait pas. Le fils du chevalier d'Avenel possédait un cheval ; celui de l'estafier abattu par le géant était peut-être tombé entre les mains de ce dernier.

Et le misérable voyait avec épouvante le jeune homme et le guerrier se lançant à sa poursuite, le rejoignant.

Et il paierait toutes ses dettes d'un seul coup, sans secours possible au milieu de ces solitudes. Et lui qui espérait, quelques heures avant, aller mettre le comble à ses projets d'ambition cupide et à ses rêves de haine !

Lui qui n'avait pas rêvé moins que de jeter la cadavre de son fils à la malheureuse mère, et d'achever sa douleur et son abaissement en lui imposant un cruel spectacle, voici que tout se brisait dans sa main. Voici qu'il fuyait, ne trouvant pas l'allure de son cheval encore assez rapide.

Le galop de l'estafier échappé à la mort, grâce à sa lâcheté, et qui tâchait, à présent, de le rejoindre, ne faisait que redoubler son épouvante.

Lorsque Stewart Bolton, ayant regardé peureusement derrière lui, le reconnut enfin, il respira.

Mais il ne s'arrêta pas avant d'être arrivé au premier poste établi sur la route par les seigneurs révoltés.

Alors, il essaya de reprendre contenance. Et, ne voulant pas avouer qu'un seul homme et une femme les avaient mis en déroute, il raconta une fable.

D'après lui, ils s'étaient heurtés à une troupe de montagnards formidablement armés, ayant avec eux une espèce de géant, leur chef, et une femme, une furie qui combattait à ses côtés.

Et, exhibant ses pouvoirs, il ordonna à l'officier qui commandait pour lord Rosberg de mettre ses adversaires à mort ainsi que Julien, s'ils apparaissaient. Il voulut aussi les requérir de battre les bois pour le cas où les trois voyageurs s'y seraient jetés.

Mais ici l'officier refusa d'obéir à ses réquisitions, le nombre de ses hommes étant trop réduit pour qu'il les dispersât de la sorte.

Le cheval du traître, celui de l'estafier qui l'accompagnait de nouveau étaient baignés de sueur. Le maître et le complice durent attendre qu'ils se fussent refaits. Et, dès qu'ils se trouvèrent assez reposés, les deux hommes remontèrent en selle.

Stewart Bolton ne se sentait pas encore en sûreté.

Christie de Clinthill devait connaître toutes ces régions, pensait-il.

Sa rencontre au milieu des montagnes, le vêtement de peaux de bêtes qui le couvrait indiquait qu'il avait dû se réfugier dans ces forêts, où il vivait sans doute depuis longtemps avec Kitty à la suite d'événements qu'il ne connaissait pas.

Après le vol du trésor d'Avenel, la tentative d'assassinat de John

Robby par Bolton, leurs relations d'autrefois avaient en effet cessé complètement entre deux complices.

Et l'ancien intendant redoutait que le terrible Christie, coupant à travers les montagnes par des raccourcis connus de lui seul, ne vînt l'attendre à un endroit où la défense et surtout la retraite seraient impossibles.

En même temps, un projet destiné à le venger quand même, à le venger de tout, se formait dans son esprit.

S'emparer de nouveau de Julien lui paraissait irréalisable en ce moment.

Eh bien ! il allait agir autrement : Walter d'Avenel était retenu à l'armée, Marie d'Avenel n'avait auprès d'elle que quelques serviteurs.

Stewart Bolton allait cesser de louvoyer. Il savait où trouver des gens de sac et de corde en assez grand nombre pour tenter et réussir un véritable coup de force.

Il les lancerait à l'assaut du manoir de Claymore, les payant sans compter, et, pour être plus sûr qu'ils ne reculeraient pas, leur promettant le pillage.

Maître du château, il contenterait son inavouable rancune. Et l'infortunée Marie d'Avenel écrasée par son horrible malheur, il accomplirait son projet primitif et incendierait le manoir dans lequel Marie et Ellen seraient enfermées ensemble.

Et, s'étant arrêté à cette infernale résolution, il prononça :

— De la sorte, si Julien d'Avenel a réussi à échapper au poignard des séides que je placerai en outre sur ses pas, s'il revient au manoir de Claymore pour y serrer dans ses bras la mère que je lui ai fait connaître, il n'y trouvera plus que son cadavre carbonisé. Ce sera aussi ma vengeance contre Walter lui-même. . . Après quoi quelque assassin que je soudoierai dans ses propres troupes me débarrassera de lui. Puis, après le lion, le lionceau. Je connais le moyen pour accomplir tout cela : jusqu'à maintenant j'ai lésiné ; j'ai voulu arriver à mon but en m'enrichissant. Comme si je n'étais pas assez riche déjà. Je sèmerai l'or et qui sème de l'or recolte du sang ! . . .

Il avait parlé à mi-voix dans l'intensité de sa rage.

L'estafier galopait à côté de lui. Stewart Bolton le regarda d'un œil soupçonneux.

Cet homme ne l'avait-il pas entendu ; et, créature à double face comme les gens lâches, n'allait-il pas chercher un nouveau gain en le trahissant ?

Mais le bruit de la course de leurs moutures étouffait ses paroles. Rien n'indiquait que son compagnon les eût entendues ou comprises. N'importe, l'espion ne se servirait plus de ces gens-là. L'instinct de la ruse étouffait chez eux toute virilité.

Il avait besoin désormais de brutes féroces, qui ne reculent pas, qui marchent toujours pourvu qu'il y ait de l'or au bout.

Et le sinistre personnage laboura plus cruellement les flancs de son cheval, trouvant que le galop furieux qui l'emportait ne le rapprochait pas assez vite de la revanche effroyable, implacable qu'il prendrait.

Durant ce temps, l'aurore se levait sur les forêts montagneuses dans lesquelles Julien d'Avenel, Christie et sa courageuse femme venait de passer la nuit. . .

Nul n'était venu troubler le repos dont ils avaient un si impérieux besoin. Après un repas frugal, composé des seules viandes de venaison préparées autrefois dans la cabane abandonnée, non loin de la lande des Trépassés, ils se remirent en route.

De même que la veille, Julien avait obligé Kitty à se remettre en selle. Quant à lui, l'espérance et l'ardeur le vivifiaient.

Ils atteignirent enfin le pic élevé où ils n'avaient pu arriver la veille. Ainsi qu'ils s'y attendaient, ils dominèrent de là-haut une vaste étendue de ces régions.

La route traçait sous leurs yeux ses lacets incessants.

Et, s'étant orientés de façon à éviter les postes de soldats ennemis, dont Julien connaissait l'emplacement, ils reprirent leur marche vers le nord, à travers les forêts vers le manoir de Claymore, si loin d'eux, et où Julien comptait retrouver une mère !

XXX. — ENCORE LES ARGOUSINS

La pensée de s'agenouiller devant ceux qu'il savait maintenant être les auteurs de ses jours guidait avec ardeur Julien d'Avenel.

Un autre souvenir aidait aussi à décupler son énergie. C'était celui de Marguerite, de la fille d'Ellen.

Hélas ! délicate fleur d'Ecosse, transplantée dans un autre climat, elle s'étiolait dans l'ombre d'une chambre étroite, isolée, d'une cellule plutôt, qui lui servait de prison.

Si, malgré les desseins de Stewart Bolton, Julien retrouvait en vie ce père et cette mère appelés, invoqués depuis si longtemps, quel

désespoir, au milieu de sa joie, d'apprendre que Marguerite n'avait pas été retrouvée.

Tandis qu'elle était étroitement recluse dans sa cellule, lord Somerset avait mis tout son monde en campagne pour découvrir sa retraite, et faire mourir la jeune fille sans avoir à subir les exigences de Bolton.

Le cruel favori, le père dénaturé, aurait-il le temps d'exécuter son horrible résolution ?

Nul vengeur, nul justicier ne s'élèverait-il pas auparavant ?

Le vicomte de Mercourt et Wilkie continuaient leur galerie souterraine.

Son inondation avait retardé la marche de leurs travaux. Mais le creusement du tunnel, reporté sur un autre point, avançait, poussé avec une hâte fébrile.

Somerset, menacé par le message de Stewart Bolton de livrer sa fille Marguerite à ses ennemis s'il ne souscrivait pas à ses conditions ; inquiété, d'autre part, par une cabale formidable des courtisans jaloux de son pouvoir, sévissait avec un réel affolement contre tous ceux qui lui portaient ombrage, excitant ses policiers, leur reprochant de mal le servir.

Annie, la femme de l'ancien geôlier de la Tour de Londres, cachée derrière les volets de sa fenêtre, voyait avec inquiétude l'agent à corps de squelette, à tête d'escogriffe, et son compagnon à mufler de dogue, rôder de nouveau autour de la maison. Le mystère de cette demeure les préoccupait.

Annie apprit un jour que l'on s'était informé, auprès de ses fournisseurs, de la quantité de vivre qu'elle achetait.

Elle avait tremblé en reconnaissant, dans le portrait qu'on lui avait fait, le premier des deux agents, comme celui de l'homme qui s'était livré à cette enquête.

Le policier savait maintenant que la prétendue veuve transportait chez elle, chaque jour, beaucoup plus de provisions qu'il n'en fallait pour une seule personne.

Plus morte que vive, Annie avait appris cette menaçante nouvelle à son mari et à Henri de Mercourt.

— L'orage gronde, fit celui-ci, et notre œuvre touche à sa fin. Pourvu que la foudre ne tombe pas trop tôt !

Les deux hommes préparèrent leurs armes à tout événement, mirent à nu la poudre de mine destinée à les ensevelir avec leurs ennemis si tout venait à être perdu.

Ils avaient placé des armes à l'entrée même du souterrain pour les trouver dès la sortie en cas d'alarme.

Ils retournèrent à leur labeur afin d'abattre les quelques mètres qu'il leur restait à creuser encore pour se trouver sous les murs de la forteresse.

— Le temps presse, nous travaillerons cette nuit, avaient-ils annoncé à leur compagnie.

Celle-ci, ayant mélangé son repas solitaire, se préparait à aller occuper son poste de faction au premier étage, lorsqu'elle entendit heurter doucement à la porte de la rue.

Annie eut un coup au cœur, la prescience d'une catastrophe. Elle ne bougea pas.

— Ouvrez donc, la veuve ! dis une voix du dehors.

En même temps, l'on frappait plus vigoureusement. La femme de Wilkie comprit qu'elle ne pouvait plus feindre d'ignorer cet appel. Elle se dirigea vers la porte, afin de demander à travers le bois ce qu'on lui voulait.

— C'est pour un de vos voisins qui vient de se trouver mal, répondit-on.

Annie devina une ruse pour l'obliger à ouvrir.

— Hélas ! que peut une pauvre veuve sans connaissance dans l'art de guérir et qui a grand-peur de la nuit. Notre autre voisin à côté a femme et enfants, il vous sera certainement d'un plus grand secours, dit-elle.

Mais le visiteur insistait, s'étonnant d'une façon peu à peu impérieuse de sa résistance.

Le cœur battait à la « veuve ». Ayant répondu avec le plus de naturel possible à ses paroles, dont elle sentait la fausseté, elle se disposait à aller épier, par la fenêtre, à qui elle avait affaire, lorsqu'un grincement de l'escalier la fit se détourner brusquement.

Annie poussa un cri. . . un cri qu'elle n'acheva pas.

Une forme longue et maigre venait de se dresser tout à coup devant elle. Dans un éclair elle avait reconnu l'agent à tête d'escogriffe et avait voulu donner l'alarme.

Mais elle n'avait pu achever sa clameur ; le policier, avec une dextérité de praticien au courant de la manœuvre, lui avait jeté son manteau au visage, et, arrivant sur elle d'un bond, la bâillonnait brutalement.

— Ah ! ah ! la veuve, fit-il d'une voix sifflante, nous avons donc de bonnes raisons pour nous claquemurer.

D'une main, il emprisonna ses poignets pour l'empêcher d'arracher son bâillon, et de l'autre il descella la barre qui assujettissait la porte, fit jouer la serrure et ouvrit.

— L'oiselle est prise, dit-il en même temps.

Un grognement de joie se fit entendre alors et l'homme se glissa à l'intérieur et referma sans bruit. Ne pouvant parler, les yeux dilatés par l'épouvante, la femme reconnut alors les deux agents qui avaient souvent tourné près de la maison.

La porte de la pièce dans laquelle les habitants de la maison prenaient leurs repas était ouverte, l'agent à tête d'escogriffe l'y entraîna tandis que son second veillait sur le seuil, un pistolet à la main.

— Tu vois que ce n'est pas la peine de ruser avec nous, la veuve, avertit alors le premier. Tandis que tu refusais d'ouvrir la porte à mon collègue, j'entrais par la fenêtre au moyen d'une échelle. Conduis-nous donc à l'endroit où sont les gens qui se cachent avec toi dans cette maison si tu veux avoir la vie sauve.

Annie montra son bâillon, faisant signe qu'elle ne pouvait parler.

— Tu n'as pas besoin de rien dire : tu serais capable de crier pour avertir tes complices. Conduis-nous seulement. Du reste des hommes à nous sont cachés à deux pas d'ici, prêts à accourir au premier signal : ainsi n'essaie pas de nous tromper. Il t'en cuirait ! Marche.

La femme ne bougea pas. L'agent tira son stylet et en approcha la pointe de la poitrine d'Annie.

Les prunelles de celles-ci battirent, mais elle ne bougea pas.

L'homme appuya l'arme : Annie sentit la pointe dans sa peau : son souffle s'arrêta, mais elle resta immobile.

— Peste soit de la créature ! gronda le policier, c'est bien une conspiratrice... Eh bien ! nous agirons sans elle.

Il sortit un brin de chanvre mince et solide de sa poche où il en avait une provision, et lui ligotta rapidement les poignets derrière le dos.

— Prends la lampe et filons, ordonna-t-il à son compagnon.

Et ils sortirent fermant la porte à clef sur Annie qu'ils laissaient dans les ténèbres et hors d'état d'arracher son bâillon.

Les deux argousins s'interrogèrent alors rapidement.

Ils étaient seuls, sans agent de renfort malgré ce qu'ils venaient de dire monsongèrement à Annie, afin de l'impressionner. Convenait-il qu'ils courussent en chercher ?

Mais, dans ce cas, c'était diminuer leur part dans la prime à toucher, s'ils effectuaient une bonne prise. Et le mutisme de la femme, bravant la mort plutôt que d'obéir, permettait de l'espérer.

— Marchons, fit sourdement le policier à mufle de dogue, nous sommes assez de deux pour le moment.

Flairant comme un chien en chasse, il se demandait par où commencer, lorsqu'il eut une sorte de glapissement de joie. Il venait d'apercevoir dans le corridor une motte de terre grosse comme une noisette, et deux pas plus loin, la trace d'un talon d'homme marqué sur de la terre écrasée ! puis plus loin le même indice, à peine visible, mais suffisant pour lui.

— La cave ! souffla-t-il.

Les deux hommes échangèrent un regard diabolique : ils s'étaient compris.

L'établissement de la « veuve » aussi près de la tour de Londres s'expliquait maintenant.

L'agent à tête d'escogriffe espérait découvrir le motif de la chanson bretonne entonnée par Martial dans le donjon. Il allait peut-être mettre la main sur Henri de Mercourt, le gentilhomme français... Et ses yeux brillèrent réellement à faire peur.

D'un pas violent, il se rapprocha de la cave. Mais, près de l'ouvrir, il s'arrêta... Les deux argousins savaient-ils ce qui les attendait derrière cette porte ? Et ne feraient-ils pas bien réellement d'aller chercher du renfort ?

Mais si le gibier s'esquivait dans cette intervalle ? Puis ils étaient armés jusqu'aux dents ; et d'après les vivres achetés par la « veuve », les hommes qu'elle cachait ne pouvaient être plus de deux. Forts et agiles, avec les ruses du métier qu'ils possédaient, la partie serait plus qu'égalée, d'autant plus que la police en impose toujours.

— En avant ! dit sourdement le plus grand. Et s'ils sont en train de forer quelque souterrain, ils y seront pris comme des rats.

Et il ouvrit résolument la porte... La lampe qu'il tenait éclaira la première cave. Et aussitôt un amoncellement de terre rangée contre le mur de façon à dissimuler le plus possible un travail occulte frappa ses regards.

Il le montra à son compagnon. Il n'y avait plus de doute à conserver, les hommes qu'il s'agissait de saisir étaient en train de creuser un passage souterrain pour arriver à la Tour de Londres.

Henri de Mercourt devait en être ; Somerset les récompenserait magnifiquement s'ils arrivaient à le lui livrer, sans oublier le vieux compte qu'eux-mêmes avaient à régler avec lui.

Etouffant le bruit de leurs pas, ils se dirigèrent vers le second caveau. Les tas énormes de terre qui l'obstruaient presque en entier ne laissaient plus subsister la moindre illusion.

L'œuvre accomplie par les conspirateurs était réellement impressionnante.

Saisie de stupeur, presque d'admiration, les deux hommes prêtaient l'oreille, inquiets de ce qu'ils voyaient, se demandant s'ils

n'allaient pas avoir affaire à un nombre d'adversaires plus grand qu'ils ne se l'étaient figuré.

Un bruit sourd, lointain, celui d'un outil frappant le sol leur apprit que l'on travaillait en dessous ; ils s'avancèrent le pistolet au poing.

Une ouverture à fleur de terre les arrêta. C'était l'entrée du souterrain.

L'agent au corps de squelette se pencha et son regard exprima aussitôt une joie sauvage : deux paires de pistolets, deux épées larges et courtes étaient disposées près de la paroi.

Les hommes qui avaient accompli ce travail de géant dont ils voyaient la trace n'étaient que deux, ces armes l'indiquaient. Croyant être prévenus à temps par la femme qui habitait la maison, ils avaient déposé leurs armes à l'entrée du souterrain, en cas d'une descente de police, afin d'être prêts à se défendre.

Ces armes enlevées, ils étaient hors d'état de résister.

— Nous les tenons ! fit-il.

Se glissant rapidement dans l'étroit passage, il saisit les épées, les pistolets, et les rejeta dans la caveau sur un tas de terre.

Il ne remarqua pas la poudre dans un coin, sans quoi il aurait frémi et n'aurait peut-être pas osé avancer, de crainte que d'autres fourneaux de mine ne fussent disposés de distance en distance.

Son compagnon l'avait suivi. Ils se trouvèrent bientôt dans le souterrain même. Une lumière brillait au loin devant eux. Ils cachèrent la lampe qu'ils tenaient, et lentement s'avancèrent, rampant comme des fauves.

La lumière se rapprochait.

Henri de Mercourt et Wilkie, exténués par leur labeur supplémentaire, revenaient pour prendre un repas dont ils avaient le plus impérieux besoin.

Quelques-unes des dernières pierres de fondations de la tour avaient roulé sous leur pioche, et ils avaient besoin de toutes leurs forces pour continuer cette dernière partie de leur œuvre et être prêts à tout événement.

Tout à coup, Wilkie s'arrêta, se pencha à l'oreille du gentilhomme :

— On marche dans le souterrain. Avez-vous entendu ?

— Oui, murmura Henri de Mercourt. C'est Annie sans doute. Que se passe-t-il donc ?

— Non, ce n'est pas elle. Ce n'est pas son pas.

Une angoisse terrible étreignit alors les deux hommes. Ils étaient donc découverts ? N'ayant aucune arme pour se défendre, regrettant de les avoir laissées au loin, ils allaient être pris. Ils n'auraient même pas la ressource de s'ensevelir avec leurs ennemis sous les ruines, puisqu'ils avaient déposé également leur poudre là-bas.

Les deux agents continuaient d'avancer, un rire silencieux dans leurs yeux féroces. Ils avaient perçu le chuchotement d'Henri de Mercourt et de l'ancien géolier, et les voix portées au loin dans l'étroit couloir leur confirmaient qu'ils n'avaient affaire qu'à deux hommes, deux hommes désarmés, tandis qu'eux avaient quatre balles ne demandant qu'à partir, sans compter le reste.

— Attendez là, souffla le Français à son compagnon de labeur.

S'emparant de la lanterne que portait l'ancien géolier, il marcha rapidement, voilant à demi la clarté sous sa main. Et brusquement il la démasqua, dirigeant son réflecteur de façon à en faire tomber les rayons sur leurs agresseurs.

Deux silhouettes apparurent : la taille oscillante de l'un, la masse épaisse de l'autre.

— Ce sont eux, pensa le gentilhomme, les limiers de sang de Somerset. Nous n'avons qu'à nous défendre comme nous pourrions et à périr !

Et il rétrograda, afin de regagner le fond du souterrain ; une fois là, ils lutteraient avec leurs outils.

Les argousins virent la lumière s'éloigner. Ils craignirent que les conspirateurs n'eussent préparé quelque issue dérobée par laquelle ils allaient leur échapper.

— Sus, siffla à voix basse le premier.

Ils avaient constaté que le sol du souterrain était régulier, solidement battu. Ils s'élançèrent d'un seul élan, décidés à une offensive déclarée.

Mais, tout à coup, un cri, une sorte d'imprécation âcre, aiguë, déchirée, retentit, suivie aussitôt d'un espèce de rauquement de dogue.

Les argousins avaient rencontré le puisard ouvert pour laisser s'écouler les eaux souterraines : l'agent à tête d'escogriffe était tombé le premier en poussant une malédiction de sa voix aigre, et l'autre l'avait suivi n'ayant pas le temps de se retenir.

Wilkie, Henri de Mercourt entendirent leur double clameur.

Ils comprirent.

Pantelants, ils écoutèrent encore ; une sorte de clapotis parvint jusqu'à eux.

Ils se rapprochèrent alors, se penchèrent au-dessus du puits. Et la lumière, projetée vers le fond, les leur montra se débattant dans la vase liquide, pareils à des bêtes monstrueuses.

Un mouvement d'instinctive pitié étreignit les deux hommes. Mais Wilkie se souvint de sa femme, à qui il était sans doute arrivé malheur, puisqu'elle n'avait pu donner l'alarme.

— C'est Dieu qui les punit et venge la victime qu'ils ont dû faire là-haut, dit-il sombre.

Et les deux hommes, laissant les misérables continuer à se débattre, à s'enliser vivant dans la vase qui les recouvrait de plus en plus, s'élançèrent en courant vers l'entrée du souterrain, vers la maison.

XXX. — LA DERNIÈRE ÉTAPE

Qu'était devenue Annie, puisque les deux ignobles argousins avaient pu arriver jusque dans le souterrain ?

Henri de Mercourt avait saisi une épée en passant : il ne savait ce qui allait arriver.

L'ancien géôlier, le désespoir et la rage au cœur, parcourait avec frénésie les pièces du rez-de-chaussée.

D'un coup de genou, il jeta bas la porte de la pièce dans laquelle les policiers avaient renfermé la courageuse femme. Et chancelant de saisissement, de joie mêlée de crainte, il l'aperçut.

Une seconde après, le bâillon et les liens étaient arrachés.

La femme de l'ancien géôlier raconta fiévreusement ce qui s'était passé. Et tout d'un coup, revenue à la nécessité de la situation, avec une fermeté d'âme puissante :

— Il faut que je sorte, fit-elle retrouvant son énergie, il faut que je retire l'échelle au moyen de laquelle cet homme s'était introduit ici !

Elle ouvrit la porte, sortit, tandis que son mari et le gentilhomme français étaient aux écoutes, prêts à lui porter secours. Un instant après une échelle faite d'un bois léger et résistant était allongée dans le corridor.

Annie n'avait rien remarqué de suspect au dehors.

— Ils ont probablement voulu m'intimider, dit-elle, en affirmant que des hommes à eux étaient cachés au dehors.

— Il faut que nous en finissions, prononça Henri de Mercourt, ou bien nous succomberons sans avoir délivré nos amis.

Et quel acharnement le lendemain, lorsqu'ils reprirent l'outil, après avoir jeté quelques pelletées de terre dans le puisard où étaient enlisés, dans la vase, les cadavres des deux policiers.

— Nous ferions mieux d'ouvrir un vide sous le mur, proposa Wilkie.

— Oui, approuva Henri de Mercourt. Et nous ne risquerons pas autant d'être entendus.

Après quelques pesées sans résultat, un fort craquement se fit entendre et une masse de pierres et de gravats s'abattit, roula à leurs pieds, les couvrant de poussière.

Ils se remirent donc à creuser sous les fondations.

Mais les constructeurs de la tour, avaient dû, sans doute, rencontrer une faille dans le sol, car les outils des deux pionniers résonnèrent bientôt sur un corps dur.

Après quelques heures de travail, ils l'eurent traversée.

Mais ne les avait-on pas entendus, la résistance de la maçonnerie ayant dû porter au loin les vibrations produites par le choc répété du fer.

Bientôt, sous l'effort des leviers mis en mouvement, de nouvelles masses de maçonnerie s'abîmaient, roulaient sur le sol.

Lorsque leurs bras à bout de force abandonnèrent l'outil, le rempart était franchi.

Ils étaient sous les souterrains de la Tour de Londres.

La nuit qui s'écoula ensuite, le reste de la nuit plutôt, fut pleine de fièvre et d'alarmes.

La venue du jour fut pour eux un véritable soulagement.

— C'est pour aujourd'hui, dit Wilkie à sa femme.

Les deux époux restèrent un moment embrassés.

L'heure suprême allait venir. Se reverraient-ils seulement ?

Les deux hommes prirent leurs armes. Ils transportèrent au fond du souterrain une abondante provision de poudre de mine.

C'était afin de faire sauter le souterrain et d'engloutir leurs adversaires avec eux, si l'alerte avait été donnée et si les créatures de Somerset les attendaient.

Ils avaient emporté également des limes, des pinces, des marteaux, une hache, afin d'enfoncer les portes des cachots, rompre les chaînes des prisonniers.

Arrivés au fond du passage, la vue des fondations éventrées leur donna une nouvelle résolution.

Ils venaient d'avaler quelques gorgées de gin pour se redonner de la vigueur.

Ils avaient déjà gravi plusieurs mètres depuis le bas des fonda-

Ils s'étaient remis à leur besogne de ténèbres.

Tout à coup, une épaisse nappe de terre se détacha, les couvrit l'un et l'autre.

Et un air plus frais fouetta leur visage, tandis qu'ils se débar-

rassaient de cet éboulement, en même temps qu'un tressaillement violent les secouait.

Une voix venait de se faire entendre !

Ils étaient découverts.

L'heure redoutable était sonnée.

XXXI. — UN NOUVEAU COMPAGNON

Les cachots souterrains de la Tour de Londres étaient semblables à des tombes.

Les prisonniers avaient, pour seule distraction, le bruit des pas des géôliers, lorsque ceux-ci venaient se remplacer.

Aussi arrivaient-ils rapidement à percevoir le bruit insaisissable pour tout autre des insectes de nuit travaillant dans les angles éloignés de leurs caveaux.

Robert de Noxford attaché avec une solidité à décourager toute nouvelle tentative d'évasion, était plongé dans ses amères réflexions lorsqu'un bruit indéfini s'était fait entendre à l'extrémité de son sépulcre.

— C'est quelque rat en train de creuser son terrier, avait pensé captif.

Mais ce bruit avait continué, persistant, de plus en plus rapproché.

Soudain la terre s'était effondrée : un jet de lumière avait illuminé son cachot. De la lumière ! Les prisonniers n'en avaient jamais !

Et d'une voix sourde, ardente, voilée, de peur d'être entendu du dehors, au cas où quelque espion eût été aux écoutes, il avait lancé un appel, une interrogation.

C'est sa voix qu'Henri de Mercourt et Wilkie avaient entendue.

Achevant de se débarrasser de la terre qui les couvrait, l'ayant écartée d'un geste violent, ils atteignirent la saillie, s'y cramponnèrent, sautèrent dans le cachot l'épée à la main, prêts à tout.

Le gentilhomme, plus jeune, plus agile, avait passé le premier.

L'ancien géôlier avait saisi la lanterne afin d'éclairer leurs ennemis, voir à qui ils avaient affaire. Les rayons tombèrent sur le prisonnier, montrant également les nouveaux venus à l'habitant de ce séjour de désespoir. Il y eut un moment de silence solennel.

Robert de Noxford regardait avidement les deux pionniers, les armes qui brillaient dans leurs mains.

— Duc de Noxford, dit de Mercourt, permettez-moi de vous saluer.

Le saisissement qui paralysait le captif fut accru encore davantage en s'entendant nommer.

— Vous savez donc qui je suis ? balbutia-t-il.

— Oui, monseigneur.

— Comment ? comment ?

— Ne vous souvenez-vous pas d'un géôlier à qui Chooner...

Mais il s'arrêta brusquement. Le résonnement distinct quoique étouffé d'un pas venait de se faire entendre au dehors.

L'ancien géôlier cacha sa lanterne sous ses vêtements pour en étouffer la clarté.

Les trois hommes se taisaient, les deux pionniers la main nerveusement crispée sur leur épée, tournés vers la porte.

Les pas s'approchèrent, cessèrent de se faire entendre. On s'était arrêté, devant le cachot : sûrement on prêtait l'oreille, épiait sans doute si rien d'anormal ne se passait.

Les rayons de la lanterne éclairaient de nouveau les trois hommes. Le duc de Noxford lut une inquiétude dans le regard du Français et il dit :

— Chooner s'arrête ainsi chaque fois qu'il passe devant ma prison. C'est son habitude.

Henri de Mercourt courba la tête en une courte méditation.

— Monseigneur, dit-il. Nous nous sommes introduits dans la Tour de Londres pour en arracher deux de nos amis : le ciel nous a fait aboutir dans votre cachot, nous vous délivrerons aussi, et avec vous tous ceux que nous pourrons. Mais je vous demande auparavant votre parole de gentilhomme que vous ne ferez rien sans mon assentiment, que vous obéirez à mes ordres.

Le grand seigneur captif eut un mouvement d'orgueil révolté. Puis il s'inclina :

— Vous avez l'honneur d'avoir tenté, et accompli, jusqu'à présent, une tâche dangereuse. Il est juste que le dernier venu vous obéisse, celui-ci fût-il, comme moi, le descendant des anciens rois d'Angleterre. Si j'avais seulement une arme pour vous seconder le cas échéant !

(A suivre.)

Tributs Mortuaires...



Si vous voulez avoir ce qu'il y a de plus nouveau en fait de tributs mortuaires, allez à...

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES,

No 1756 RUE STE-CATHERINE (près St-Denis).

Jeunes Devraient savoir comment PRENDRE SOIN d'elles-mêmes. Le livre "Wife's Hand Book" révèle un moyen sûr et efficace. Envoyé sous enveloppe bien fermée à n'importe quelle adresse sur réception de 10 cents pour payer les frais de poste.

Epouses The Regent Pharmaceutical Co., B. P. 1009, Montréal.

—X... se considère comme le premier acteur du monde.

—Vraiment, il est devenu bien modeste, il se considérait autrefois comme le plus grand acteur qui ait jamais vécu.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations: de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2818

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrit au "State Medical Institute," 756 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folles de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'émaciation des parties. Envoyez nous enveloppe unie. Écrivez-nous au jourd'hui

JA DUMAS
TELE BELL
M 7426
Photographe
112 Rue Vitre
Coin St-Laurent
MONTREAL.

UNE RUSÉE



Lui.—Mais, tu ne vas pas sortir ainsi attifée?
Elle.—Pourquoi pas? Il y a longtemps que tu me reproches la longueur de mes comptes de couturière: je veux économiser.

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D'CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Étourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.



DEVILENE Un sifflet perçant, et pénétrant qu'éveillera tout le voisinage. C'est justement l'article qui convient aux chasseurs dans le bois. Par la maille 10c. ou 3 pour 25c. McFarlane & Co., Toronto, Can.

GRATIS Gagner cette magnifique bague en or ornée d'une pierre imitation de diamant, en vendant seulement 10 épingles à cravate à 10c. Écrivez et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons tout à fait gratuitement votre bague par la poste, soignée et emballée dans une boîte doublée en velours.

Cie. Toronto Premium, Toronto, Can. Boîte 1005.

99 TIMBRES
Les timbres de la meilleure valeur qui aient jamais été offerts. Un paquet contenant 99 différents timbres étrangers, comprenant timbres de Cuba, du Mexique, du Cap de Bonne Espérance, du Transvaal, de Victoria, de la Jamaïque, etc., expédiés franco par la poste pour 10 cents ou trois paquets pour 25c. Nous avons aussi un gros paquet contenant, 1,000 timbres étrangers mélangés, exactement ce qu'il faut pour les marchands que nous expédierons par la poste pour 40c. ou trois paquets pour \$1.00. McFARLANE & CO., 112 rue Yonge, Toronto, Ont.



LOUIS XI

UN FAIT HISTORIQUE.

En 1469 le roi

LOUIS XI

fut atteint d'une maladie de langueur, il devint nerveux et débile, ses yeux perdirent de leur éclat et devinrent mornes, la maigreur et la pâleur marquèrent son visage d'habitude rayonnant de santé, l'énergie et la force commençaient à manquer lorsque un de ses courtisans, le comte de St-Michel, étant propriétaire d'un vignoble, qui depuis est devenu célèbre par tout le monde entier, lui offrit un vin très riche provenant d'un sol ferrugineux, connu maintenant sous le nom de

VIN ST MICHEL

Suivant alors les conseils de ses médecins, Louis XI en fit usage pendant quelques temps et fut complètement guéri.

Le Vin St-Michel qui se vend aujourd'hui dans le commerce provient du même vignoble et contient les mêmes propriétés reconstituantes que celui offert au roi Louis XI et à qui il dut sa guérison.



GRATIS Complétez avec accessoires et les instructions. C'est un portrait 2 1/2 pouces, et n'importe quelle personne peut en suivant les instructions apprendre à le faire fonctionner. Les accessoires comprennent 1 Camera, 1 boîte de plaques sèches, 1 paquet de hypo, 1 châssis à imprimer, 1 plat à développer, 1 paquet de révélateur, 1 "set" de directions, 1 bain virage, 1 paquet de poudre à fixer, 1 paquet de papier argent, 1 paquet de papier rubia. Camera et accessoires emballés avec soin et envoyés tous frais payés, aux personnes qui voudront seulement 10 épingles à cravates à 10c. chacune. Ces épingles sont très bien finies en or, de différents patrons et ornées de belles pierres imitation de Diamants, Rubis et Émeraudes. Elles sont de bonne qualité, et pour cette raison, très faciles à vendre. Envoyez cette annonce, avec votre nom et votre adresse, et nous vous enverrons les épingles. Quand vous les aurez vendues, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons votre Camera tous frais payés. THE GEM PIN CO., Boîte 1062 Toronto.

MADAME FAIT DE L'ESPRIT

MARIE.—Toto a fait cent sottises pendant votre absence, il mérite bien une correction, allez!

MADAME.—En effet, je lui trouve une mine à fessée.

Tout livre à examiner n'est qu'un prétexte pour en faire un.

LADRES LAVERGNE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
CORN. ONTARIO MONTREAL P.O.
BUREAU CHEZ LE MARCHAND 843 TEL. MARCHAND 843 BELL 157265
RESIDENCE TEL. BELL EST 1745

Eugene Field's Poems A \$7.00 Book.

The Book of the century Handsomely Illustrated by thirty-two of the World's Greatest Artists. The Fund created is divided equally between the family of the late Eugene Field and the Fund for the building of a monument to the memory of the beloved poet of childhood. Address: EUG. FIELD MONUMENT SOUVENIR FUND (Also at Book Stores), 180 Monroe St., Chicago. If you also wish to send postage, enclose 10 cts.

Mentionnez ce journal.

CHEZ LE MARCHAND

BRISQUE (CHOISSANT DANS LE TAS)
—C'est bien difficile de tomber sur une bonne pipe en plâtre.

LE MARCHAND.—Oui, surtout sans la casser.